

TEXTILES ÉNIGMATIQUES SUR LA ROUTE DE LA SOIE

ENIGMATIC TEXTILES ON THE SILK ROAD

Paris, 2 Mars – 29 Avril, 2023

Hong Kong, March 15th – April 29th, 2023









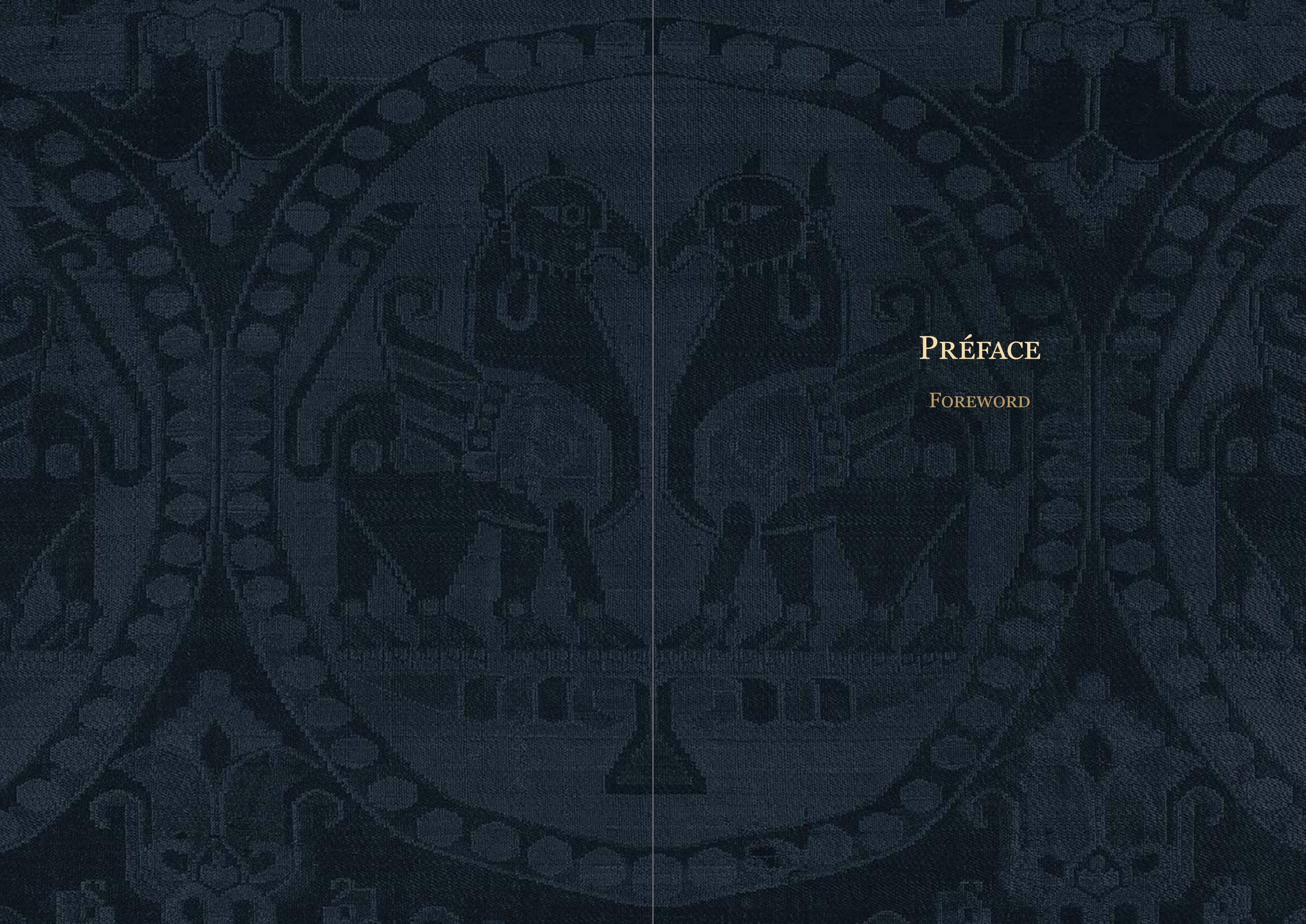
TEXTILES ÉNIGMATIQUES
SUR
LA ROUTE DE LA SOIE

Paris
2 Mars – 29 Avril, 2023

ENIGMATIC TEXTILES
ON
THE SILK ROAD

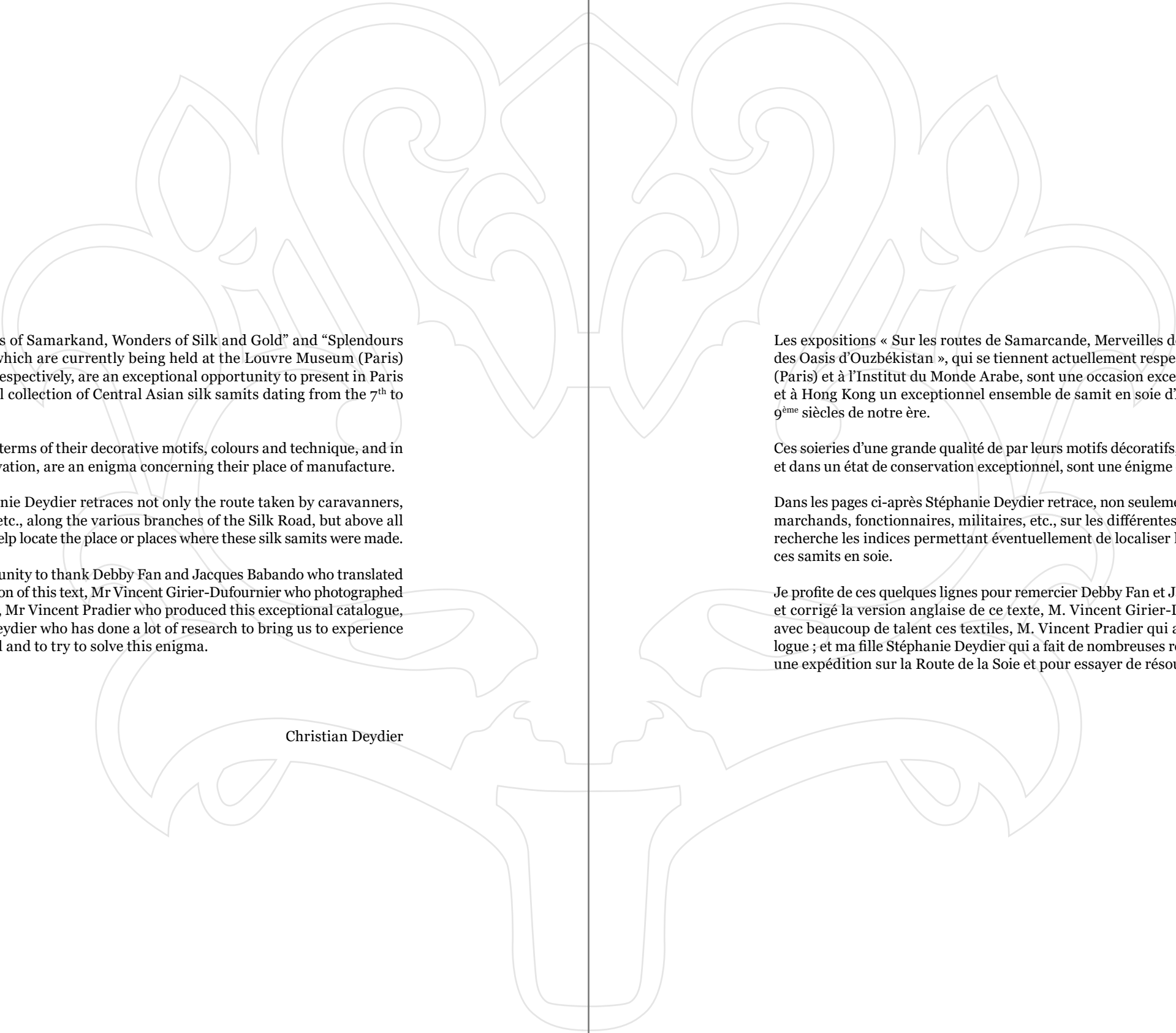
Hong Kong
March 15th – April 29th, 2023

Galerie Christian Deydier
30 rue de Seine, 75006 Paris, France
Tel.: + 33 (0) 1 40 20 97 34
galerie@deydier.com – www.deydier.com



PRÉFACE

FOREWORD



The exhibitions “On the Roads of Samarkand, Wonders of Silk and Gold” and “Splendours of the Oases of Uzbekistan”, which are currently being held at the Louvre Museum (Paris) and the Arab World Institute respectively, are an exceptional opportunity to present in Paris and Hong Kong an exceptional collection of Central Asian silk samits dating from the 7th to 9th centuries A.D.

These silks, of great quality in terms of their decorative motifs, colours and technique, and in an exceptional state of conservation, are an enigma concerning their place of manufacture.

In the following pages, Stephanie Deydier retraces not only the route taken by caravanners, merchants, officials, soldiers, etc., along the various branches of the Silk Road, but above all she looks for clues that might help locate the place or places where these silk samits were made.

I would like to take this opportunity to thank Debby Fan and Jacques Babando who translated and corrected the English version of this text, Mr Vincent Girier-Dufournier who photographed these textiles with great talent, Mr Vincent Pradier who produced this exceptional catalogue, and my daughter Stephanie Deydier who has done a lot of research to bring us to experience an expedition on the Silk Road and to try to solve this enigma.

Christian Deydier

Les expositions « Sur les routes de Samarcande, Merveilles de Soie et d’or » et « Splendeurs des Oases d’Ouzbékistan », qui se tiennent actuellement respectivement au Musée du Louvre (Paris) et à l’Institut du Monde Arabe, sont une occasion exceptionnelle de présenter à Paris et à Hong Kong un exceptionnel ensemble de samit en soie d’Asie Centrale datant des 7^{ème} – 9^{ème} siècles de notre ère.

Ces soieries d’une grande qualité de par leurs motifs décoratifs, leurs couleurs, leur technique, et dans un état de conservation exceptionnel, sont une énigme quant à leur lieu de fabrication.

Dans les pages ci-après Stéphanie Deydier retrace, non seulement le parcours des caravaniers, marchands, fonctionnaires, militaires, etc., sur les différentes Route de la Soie, mais surtout recherche les indices permettant éventuellement de localiser le ou les lieux de fabrication de ces samits en soie.

Je profite de ces quelques lignes pour remercier Debby Fan et Jacques Babando qui ont traduit et corrigé la version anglaise de ce texte, M. Vincent Girier-Dufournier qui a photographié avec beaucoup de talent ces textiles, M. Vincent Pradier qui a réalisé cet exceptionnel catalogue ; et ma fille Stéphanie Deydier qui a fait de nombreuses recherches pour nous faire vivre une expédition sur la Route de la Soie et pour essayer de résoudre cette énigme.

Christian Deydier

TEXTILES ÉNIGMATIQUES
SUR
LA ROUTE DE LA SOIE

PAR STÉPHANIE DEYDIER



Ces 30 dernières années de nombreux textiles, ornés de motifs élaborés et colorés, sont apparus sur le marché de l'art. Cet ensemble très varié, en plus ou moins bon état de conservation, est constitué de fragments de textiles, de parties de vêtements et exceptionnellement de kaftans quasi complets. Au premier coup d'œil les spécialistes optèrent pour des œuvres vraisemblablement d'époque Sassanide.

Mais la réalité est bien différente, et nous devons malheureusement avouer ne rien savoir de ces splendides soieries. Nous sommes face à une véritable énigme !

Quelle est l'origine de ces soieries ? D'où viennent-elles ? Où furent-elles découvertes ? Où furent-elles fabriquées et par qui ? Que de questions sans réponses. Nous allons, dans les lignes ci-après, tenter d'y répondre dans la mesure du possible, ou au minimum essayer de trouver certains indices.

La seule chose que nous sachions, avec certitude est leurs datations. L'iconographie des décors et les analyses au carbone 14, permettent d'affirmer que ces soieries furent réalisées au cours des 7^{ème} et 9^{ème} siècles. Toutes les autres informations sur ces textiles ne sont que suppositions basées exclusivement sur des rumeurs où les dires de marchands, de courtiers, d'antiquaires, voir de collectionneurs ou de spécialistes, sans que la moindre preuve matérielle ne soit apportée. Certains affirment ou suggèrent que ces textiles furent trouvés dans la province chinoise du Qinghai, d'autres optent pour la Mongolie, d'autres encore pour la province chinoise de Xinjiang. Mais tous s'accordent pour affirmer que ces soieries proviennent ou furent retrouvées, très vraisemblablement, dans une vaste zone culturelle connue sous le nom d'Asie Centrale.

L'ASIE CENTRALE

Avant tout nous devons répondre aux questions suivantes : Qu'est que l'Asie Centrale ? À quoi correspondait l'Asie Centrale aux 7^{ème} et 8^{ème} siècles, époques où furent tissées ces soieries ?

L'Asie Centrale englobait les territoires qui correspondent aujourd'hui au Turkménistan, à l'Ouzbékistan, au Tadjikistan, au Kazakhstan, au Kirghizistan, à la province chinoise du Xinjiang, et pour certains spécialistes, le Tibet et à une partie de la Mongolie. Dans cette très vaste région constituée de steppes, de zones désertiques, d'imposantes montagnes et d'oasis, vivaient, à cette époque, en parfaite harmonie, des nomades et des peuples sédentaires qui parlaient des langues indo-européennes et turco-mongoles. Pendant des siècles, Xiongnu, Chinois, Tibétains, Sogdiens, Ouïgours, Arabes et Turcs, s'affrontèrent, puis contrôlèrent, puis perdirent de nouveau et recontrôlèrent tour à tour, des zones plus ou moins grandes de cette immense région, zone tampon incontournable entre l'Occident et la Chine.

L'Asie Centrale à l'époque des Han

À l'époque des Han une grande partie des vastes territoires de l'Asie Centrale passèrent sous le contrôle de tribus nomades. Ainsi vers 130 avant J.-C., les Yuezhi, peuple de langue indo-européenne, se fixèrent en Bactriane, puis créèrent un vaste empire incluant les régions actuellement connues comme le nord du Pakistan, l'Afghanistan, le Turkménistan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan et une partie du Xinjiang. Cet empire connu sous le nom de Kusana dura jusqu'au 3^{ème} siècle de notre ère.

Au nord, les Xiongnu, peuple semi-nomades connu comme de redoutables cavaliers, occupèrent une partie de la Mongolie et du Xinjiang. Leur puissance déclina suite aux victoires militaires de l'empereur Wu des Han (r. 141 – 87 avant J.-C.). La politique expansionniste de la dynastie Han permit d'implanter, en Asie Centrale, des commanderies militaires, de construire des fortins, et surtout de déplacer une importante population chinoise afin de peupler ces nouvelles régions. Il faut, cependant, noter que jamais les Han n'occupèrent directement les oasis d'Asie Centrale, mais établirent des alliances avec ces petits royaumes.

L'Asie Centrale à l'époque des Tang

Si, en Chine, la chute de la dynastie des Han fut suivie d'une longue période de confusion et de conflits militaires sans fin, il en fut de même en Asie Centrale. Ainsi, au 5^{ème} siècle l'empire de Kusana fut en partie conquis par les Huns, eux-mêmes furent remplacés, en 565, par les Turcs Occidentaux Tujue. Au 7^{ème} siècle, l'affaiblissement des Tujue permit aux empereurs des Tang, Taizong (626 – 649) et Gaozong (649 – 683), de conquérir de nombreuses oasis et places fortifiées d'Asie Centrale, d'y créer des préfectures chinoises extraterritoriales, prenant ainsi le contrôle de presque toute l'Asie Centrale. Toutefois la révolte d'An Lushan (755 – 763) marqua le déclin de la puissance de la dynastie Tang en Asie Centrale.

L'Asie Centrale et l'Occident

Si l'Occident connaissait l'existence de l'Asie Centrale dès le 1^{er} siècle après J.-C., le récit du voyage de Marco Polo, à la fin du 13^{ème} siècle, attisa l'intérêt et la curiosité pour ce vaste territoire. Vers le milieu du 19^{ème} siècle les Occidentaux décidèrent l'exploration de l'Asie Centrale. Dès 1860 les premiers relevés topographiques et les premières cartes géographiques furent réalisés. En 1893, une première mission archéologique dirigée par le capitaine de l'armée Russe Vsevolod Ivanovich Roborovsky explora la région de Turfan. Cette expédition fut suivie, pendant près de 40 ans, d'une quantité d'autres missions archéologiques dirigées par des Russes (Grum-Gržimaïlo G., Klementz D.A., Radlov V., Berezovskii M.), un Suédois (Hedin S.), un Britannique (Stein A.), des Japonais (Comte Otani K.), des Allemands (De Grünwedel A., Huth, Von Le Coq A.) et un Français (Pelliot P.).



LA ROUTE DE LA SOIE

C'est en 1887 que le géographe et orientaliste allemand, Ferdinand von Richthofen, donna le nom de *Seidenstrassen*, ou *Routes de la Soie*, à un vaste réseau de voies de communications entre la Chine et l'Occident. C'est par ces routes que fut acheminé ce rare et précieux textile qu'était la soie. Cette dénomination matérialisait ainsi l'ensemble des routes caravanières qui reliaient l'Extrême-Orient à l'Occident à travers l'Asie Centrale, ainsi que les routes maritimes via l'Océan indien.

Pour feu le professeur Han Wei (de l'Institut d'Archéologie de Xi'an), cette célèbre route d'échanges commerciaux, culturels et religieux, dont l'origine remonte au 2^{ème} siècle avant J.-C., serait la continuité de la Route de l'Or, utilisée dès le 9^{ème} – 8^{ème} siècles avant J.-C. par le peuple Qin alors vassal de la dynastie des Zhou Occidentaux.

Historique

Les premiers contacts économiques, connus par l'archéologie moderne, se produisirent aux environs du 6^{ème} siècle avant J.-C. lorsque les Grecs prirent entre leurs mains les premiers coupons de soie venus d'un pays lointain : la Chine, dont ils ignoraient l'existence. La Chine, qui, rappelons-le, inventa dès le néolithique ce fabuleux tissu en gardant jalousement pendant des millénaires le secret du processus de sa fabrication, de la culture des mûriers pour nourrir les vers à soie et de la technique de tissage du fil de soie.



La Route de la Soie connut une impulsion à la fin du 4^{ème} siècle avant J.-C. avec Alexandre le Grand. Ce conquérant, qui rejoignit Samarcande et franchit l'Indus, comprit la puissance économique de cette nouvelle voie de communication puisqu'il y créa des villes-comptoirs destinées à faciliter les échanges entre les peuples.

En Chine, l'empereur Wu (Wudi, r. 141 – 87 avant J.-C.) des Han Occidentaux, lassé des offensives perpétuelles des barbares nomades Xiongnu, décida de passer à l'offensive et de rejeter les assaillants au-delà de leurs espaces habituels. Pour ce faire, Wudi avait besoin d'acquérir les fameux chevaux « suant le sang » élevés en « Occident » dans une région correspondant à la vallée de Ferghana (vallée couvrant aujourd'hui l'est de l'Ouzbékistan, le sud du Kirghizistan et le nord du Tadjikistan). L'empereur Wu envoya alors une importante délégation vers l'Ouest, via ce qui allait devenir la plus importante et célèbre voie de communication entre la Chine et l'Occident.

Ce n'est véritablement qu'avec les Han Orientaux (25 – 220) que commencèrent les échanges commerciaux entre la Chine, l'Asie Centrale, le Royaume de Khotan et, indirectement, avec l'empire Romain et la Grèce. Dès lors, l'Empire chinois gagna en prestige, agrandit considérablement son territoire et renforça son pouvoir politique en Asie Centrale. La Route de la Soie, pacifiée et sécurisée, devint le lien entre deux mondes, d'un côté, en Occident, Rome, cœur de l'empire romain et, à l'autre bout, Chang'an (actuelle Xi'an), capitale de l'empire chinois, la plus grande ville du monde antique, avec ses 36 km² soit trois fois la superficie de Rome.

Cette nouvelle route fut empruntée par une multitude de personnes d'ethnies, de religions et de statuts sociaux différents ; par des ambassadeurs chinois, tel l'émissaire de l'Empereur Wu, Zhang Qian, qui contribua, par ses contacts avec diverses tribus barbares, à l'ouverture de la Route de la Soie ; par des délégations étrangères comme celle venue de l'Empire Parthe et reçue par Wudi, et par des commerçants de toutes régions qui, de relais en relais, monnayaient chaque transaction et toutes les marchandises. Les Parthes échangeaient, dans les rues de Rome, de la soie chinoise contre des pièces d'or occidentales, pièces que les Chinois fondaient en lingots. Via la Route de la Soie, les Romains reçurent des peaux, des laques, des carapaces de tortue, des perles, des ivoires, ou des épices tels la cannelle, le poivre, le gingembre. Pour leur part, les Chinois importaient des tapis, des textiles de lin ou de laine, du verre, du vin, ou les grands « chevaux célestes » provenant du Ferghana. Sous le règne de l'Empereur Ming (57–75) des Han Orientaux, deux moines indiens ayant emprunté la Route de la Soie, furent invités officiellement à Luoyang, la capitale impériale d'alors, pour exposer et expliquer pour la première fois cette nouvelle doctrine qu'était le Bouddhisme. L'empereur ordonna la construction du Monastère du Cheval Blanc afin d'y abriter les manuscrits apportés des Indes.

En fonction des aléas politiques, la Route de la Soie fut plus ou moins dangereuse à utiliser. Certaines routes devinrent impossibles à franchir du fait des blocages des barbares qui ne cessaient de s'affronter et de conquérir les territoires voisins changeant ainsi perpétuellement les frontières. D'autres voies se créèrent, plus au sud et plus au nord, enrichissant à chaque fois la variété des produits transportés et échangés.

À la chute de la dynastie Han en 220 après J.-C., la Chine resta plusieurs siècles divisée et gouvernée en même temps par des dynasties tant chinoises que barbares. La Route de la Soie n'en resta pas moins très active devenant également une voie privilégiée pour les artistes et les artisans. Les monastères bouddhistes se multiplièrent et, avec eux, apparurent les premières représentations du Bouddha, figures dans un style Gandharien mais avec une influence de la beauté grecque.

Sous la dynastie des Wei du Nord (386–535) les échanges commerciaux s'amplifièrent grâce à la circulation de caravanes de plus en plus imposantes. L'existence de ces grandes caravanes est confirmée par les textes anciens chinois qui mentionnent qu'en 439 de nombreux marchands Sogdiens furent capturés, sur la Route de la Soie, par l'armée des Wei du Nord.

La réunification de la Chine par la dynastie Sui en 581 entraîna une sécurisation de la Route de la Soie. Mais ce n'est qu'avec l'établissement par Li Shimin de la dynastie Tang en 618 que la Route de la Soie connut son âge d'or. En effet, la politique expansionniste des empereurs Tang : Taizong (626–649) et Gaozong (649–683), permit la conquête de nombreuses oasis d'Asie Centrale dont Turfan en 640, puis Kashgar et Kucha en 658. Voulant affirmer leur main mise sur l'Asie Centrale, et assurer la sécurité sur la Route de la Soie, les Tang installèrent une garnison militaire dans chacune des quatre villes stratégiques que sont Kashgar (Shule), Khotan (Yutian ou Hotan), Kucha (Qiuci), Karashar (Yanqi). La présence de ces détachements militaires, connus sous le nom de « garnison de Anxi » permit une longue période de paix et de prospérité et facilita le commerce et les échanges culturels entre la Chine et l'Occident.

Cependant, la dynastie Tang entretenait des relations très difficiles avec les arabes voisins. Après s'être converti à l'Islam, les arabes entreprirent la conquête de territoires voisins, territoires allant jusqu'au Turkestan russe. Après avoir détruit l'Empire sassanide, les arabes affrontèrent les Chinois, en 751 sur les rives de la rivière Talas, non loin de l'actuelle Alma-Ata. La bataille fut terrible et s'acheva par une déroute des armées Tang. Cette terrible défaite fut le coup d'arrêt de l'expansion et de la domination chinoise en Asie Centrale et entraîna le déclin de la Route de la Soie et de son commerce. Mais ce revers militaire n'empêcha pas la création de nouvelles relations entre la Chine et les arabes, qui aboutirent, en 798, à la réception d'une ambassade mandatée par Harun al-Rashid, cinquième calife de Bagdad, par l'Empereur Dezong. Parallèlement, des relations maritimes furent installées et une importante colonie arabe s'établit à Canton. Les Musulmans y construisirent la plus ancienne mosquée connue en Chine.

Voyageurs et échanges culturels

La Chine des Tang, particulièrement ouverte et intéressée aux civilisations étrangères, accueillit sur son territoire tous ceux qui désiraient y venir. Cette politique entraîna un afflux extraordinaire de personnes de tous horizons, ainsi que d'importants échanges dans les domaines économiques et culturels. Les étrangers qui se rendaient à la capitale, installée de nouveau à Chang'an, apportèrent avec eux leurs coutumes, leurs façons de vivre, leurs techniques artisanales, leurs goûts artistiques et, bien entendu, leurs religions.

De nombreux moines bouddhistes effectuèrent un pèlerinage vers l'Inde afin de voir les lieux où le Bouddha vécut, rencontrer d'autres sages et rapporter des manuscrits qu'ils traduisirent en Chinois. Le plus célèbre d'entre eux fut Xuanzang. Il rédigea un journal de voyage le *Da Tang Xiyu ji* « Mémoire sur les régions occidentales des Grands Tang » et rapporta une quantité impressionnante de manuscrits. Revenu à Chang'an il s'attela à l'enseignement et à la traduction. Pour lui, l'Empereur Gaozong fit édifier en 652 la pagode de la Grande Oie Sauvage afin que ses manuscrits soient conservés. De surcroît, c'est en Chine que naquit l'Ecole de la méditation, le Chan, plus connue en Occident sous son nom japonais : Zen.



La religion manichéenne parvint elle aussi en Chine par la Route de la Soie. Cette religion, qui repose sur la dualité de la lumière et des ténèbres, fut fondée au 3^{ème} siècle par Mani, sans doute un prince affilié aux souverains Parthes. Persécutés, les Manichéens fuirent à travers le bassin méditerranéen puis empruntèrent la Route de la Soie en convertissant de nouveaux adeptes. En 694, un prêtre manichéen d'origine perse fut reçu officiellement à la Cour par l'Impératrice Wu Zetian. Au début du 8^{ème} siècle, un autre prêtre reçu l'ordre de l'Empereur de compiler un manuscrit relatif à cette religion : *Moni guangfo jiao fa yi lüe* « Abrégé des règles et lois de la religion du Bouddha de Lumière Moni ». Le manuscrit fut retrouvé, par moitié, par Aurel Stein (en 1907) et Paul Pelliot (en 1908) dans les grottes bouddhiques de la célèbre oasis de Dunhuang.

Les Nestoriens ne furent pas non plus en reste. Cette religion chrétienne fut fondée au début du 5^{ème} siècle par Nestorius, patriarche de Constantinople. Les missionnaires partirent eux aussi prêcher sur la Route de la Soie et c'est un moine perse, Aluoben, qui le premier, parvint à Chang'an. Une stèle datée de 781 et érigée à Chang'an raconte, en chinois et en syriaque, l'arrivée de cette religion en Chine.

Également très active sur la Route de la Soie et dans l'empire des Tang, la présence d'une importante colonie de confession juive, est confirmée par la découverte par l'archéologue Aurel Stein, en 1901 à Dandan-Uiliq (actuelle province chinoise du Xinjiang), d'une lettre sur papier d'un marchand juif, écrite en hébreu-persan et datée de 718.

Ainsi, Chang'an, la capitale de l'empire des Tang, devint le carrefour de tous les peuples. On y parlait de nombreuses langues et l'on y discutait des religions et des philosophies les plus diverses. De leur côté, les étrangers se voyaient confrontés à la culture traditionnelle chinoise aussi bien au Confucianisme qu'au Taoïsme.

Les coutumes étrangères fascinèrent les Chinois : le goût pour ce qui leur semblait le comble de l'exotisme fut à son paroxysme. C'est un Sogdien, An Lushan, qui devint le favori du grand lettré et Empereur Xuanzong. Le pouvoir d'An Lushan fut si important qu'il fomenta une

rébellion en 755. Il ébranla le pouvoir Tang et conduisit le pays durant quelques années à la guerre civile jusqu'à ce que le fils de l'Empereur reprenne le trône. Les princes et princesses de la Cour s'entichèrent de musique et de danses barbares et n'hésitaient pas à porter des vêtements barbares. Tout ce qui provenait de l'étranger fut adopté avec enthousiasme. De même, l'influence artistique fut prépondérante. Les Chinois, passés maîtres dans l'art de la céramique, et dans l'orfèvrerie, inclurent dans leur iconographie des motifs de décors variés ou des formes d'objets d'inspiration sassanide et perse. On représente fréquemment des scènes de chasse avec des cavaliers tirant à l'arc « à la parthe », c'est-à-dire en se retournant.

Les échanges culturels ne furent pas exclusivement dans un sens, bien au contraire, les étrangers, en rentrant chez eux, diffusèrent de nombreuses inventions chinoises. Par exemple, le papier connu en Chine depuis le 3^{ème}/2^{ème} siècle avant J.-C., fut introduit en Occident suite à la défaite de Talas. C'est grâce à leurs prisonniers chinois que les Arabes connurent cette invention qui révolutionnera quelques siècles plus tard le monde européen. En effet, sous les Tang, les feuilles de papier étaient produites par millions pour satisfaire les demandes des lettrés qui en étaient très friands. De plus, chaque ministère chinois émettait ses directives sur des feuilles d'une couleur spécifique à lui réservée. Au tournant du 8^{ème} siècle, la première « monnaie volante » apparue, c'est-à-dire « des billets de banque » émis par l'Etat. Grâce au papier et après plusieurs siècles de reproduction de textes gravés par la technique de l'estampage, les Tang inventèrent la xylographie au 8^{ème} siècle et imprimèrent les premiers livres. Le premier ouvrage d'envergure imprimé par les Chinois fut le *Jingang jing* (*Le Sutra du Diamant*), daté de 868 et conservé aujourd'hui à la British Library de Londres. Il est toutefois important de remarquer que le principal véhicule pour la diffusion du papier fut le Bouddhisme, les moines publièrent quantité de petits textes imprimés sur papier dont un grand nombre fut retrouvé dans les grottes de Dunhuang.

C'est toujours sur la Route de la Soie que circuleront, étape par étape, peuple après peuple, frontière après frontière, un nombre incalculable d'autres inventions chinoises qui parviendront en Europe à la fin du Moyen-Âge ou à la Renaissance. Si l'origine chinoise du papier, de l'imprimerie et des caractères mobiles (inventés par Bi Sheng au 11^{ème} siècle), est connue, d'autres inventions comme la boussole, la brouette, l'arbalète, le char à voile, le gouvernail, la porcelaine, etc., le sont moins.

En plus de Dunhuang et ses grottes bouddhiques, d'autres oasis, véritables carrefours culturels, jalonnaient la Route de la Soie. Toutes se situent de nos jours dans l'actuelle province chinoise du Xinjiang. Quatre d'entre elles étaient des garnisons militaires importantes. À Kashgar (en chinois Kashi), ville renommée pour ses tapis et ses tissus, les marchands qui venaient d'Occident devaient payer un octroi. Khotan, au sud du désert de Taklamakan, centre très important d'étude du Bouddhisme, était un point stratégique primordial car les Tang pouvaient y contrôler tout le bassin du Tarim. C'était aussi en ce lieu, que l'on extrayait le jade de type néphrite, qui fut importé en Chine dès l'époque des Han, et peut-être bien avant. Kucha était un grand carrefour commercial car plusieurs routes s'y rejoignaient. Turfan, fut également un grand centre culturel et commercial. Longtemps sous la domination des barbares Tuoba, d'origine turque, Turfan fut conquise par les Chinois au moment de la réunification de la Chine par la dynastie Sui, puis, en 846, repassa sous l'influence d'autres Turcs, les Ouïgours.

Si un certain nombre de produits étaient déjà connus en Chine depuis des siècles parmi lesquels la canne à sucre, certains piments, des épices, des dattes, le bois de santal, des fourrures, des plumes de paon, des tapis, des cornes de rhinocéros, l'or et l'argent, des plantes à but pharmaceutiques, les Tang importèrent de nouveaux produits comme la fleur de coton, les diamants, le lapis lazuli, l'oxyde de cobalt, l'indigo (plante qui servait au maquillage féminin), les grappes de raisin et des pieds de cépages inconnus.

Ce « melting-pot » étonnant, de cultures si différentes, se retrouve dans les représentations des statuettes funéraires chinoises. En effet, sous les Tang, les Chinois avaient gardé l'habitude de se faire enterrer avec des statuettes en terre cuite, souvenir de leur vie quotidienne. Les représentations typiquement chinoises d'officiels civils et militaires ou d'aristocrates de la Cour, princes et princesses (sveltes ou à la silhouette ronde, comme ce fut la mode au début du 8^{ème} siècle), voisinent avec des personnages venus d'ailleurs.



Les artisans chinois, doués pour l'observation et un rien moqueur, n'hésitèrent pas à caricaturer les étrangers. Les palefreniers aux larges épaules habillés de manteaux courts et de hautes bottes arborent des nez proéminents. Les petits marchands et danseurs d'origine grecs, portant un pantalon bouffant, se voient affublés de chevelures aux boucles serrées. Les marchands d'Asie Centrale croulent sous le poids de leurs sacs juchés sur leur dos et leur menton se couronne d'une barbichette pointue, d'autres arrondissent leurs bras autour de tapis encombrants. Certains écarquillent les yeux pour rappeler que leurs paupières ne sont pas bridées, d'autres sont si bedonnants que leurs reins se cambrent. Peut-être peut-on distinguer parmi eux un des plus célèbres des Européens qui arpentera au 13^{ème} siècle la Route de la Soie : Marco Polo. La mode pare les danseuses de robes décolletées et habillent les cavalières de chapeau et de voiles pour les protéger de la poussière du désert. Sans oublier, les représentations d'animaux : non seulement des chevaux de toutes races mais aussi le chameau, fidèle et indispensable compagnon du voyageur.

Les caravanes

Qu'elles partent de Chine ou de Sogdiane, les caravanes, progressaient en moyenne de 25 à 30 km par jour dans les zones non montagneuses. Au cours de ce long, difficile et dangereux périple, d'une à deux années, les voyageurs allaient affronter des vents de sables très violents, manquer d'eau, trouver des puits asséchés, et surtout devaient se protéger des pillleurs. Nombreuses étaient les caravanes qui n'arrivaient pas à destination, très souvent animaux et caravaniers périssaient par manque d'eau, suite aux attaques de voleurs où après s'être perdues, d'où la présence des nombreuses carcasses de chameaux jalonnant les pistes.

Sources de profits important pour les villes-étapes, les caravanes étaient très surveillées et réglementées, à certaines étapes un laisser-passer était même indispensable. Des taxes, souvent très lourdes, étaient prélevées en fonction des marchandises transportées. Le montant de ces taxes, qui pouvait atteindre jusqu'à un tiers de la cargaison, devait parfois être réglé en marchandises.

Les caravanes, de taille plus ou moins grande, pouvaient regrouper plusieurs centaines de chameaux, comme le relatent les textes historiques chinois qui mentionnent qu'en 553 après J.-C. une caravane réunit 240 marchands et 600 chameaux transportant un total de 10 000 ballots de soie.

Le chameau de Bactriane s'avéra être indispensable pour la traversée des zones désertiques de l'Asie Centrale. Cet animal, très résistant et endurant au manque d'eau et de nourriture, supportant les importants changements de température grâce à son épaisse fourrure, pouvait porter un chargement très imposant et lourd. Animal du désert, le chameau était capable de ressentir l'arrivée des tempêtes de sables, tempêtes connues pour leur extrême violence dans le Taklamakan. L'importance du chameau de Bactriane, à ces époques anciennes, est confirmée par leur très nombreuses représentations, en matériaux divers (bronze, terre cuite, etc.), découvertes dans les tombes chinoises. Dès la période des Royaumes Combattants (circa 475 – 221 avant J.-C.) les représentations de chameaux ornent des plaques en bronze ; sous les dynasties Han (206 avant J.-C. – 220 après J.-C.), Wei du Nord (386 – 535), Sui (581 – 617) et Tang (618 – 907), le chameau est présent en terre cuite dans le mobilier funéraire et sur les peintures murales des tombes.

Si le chameau était le mieux adapté aux conditions climatiques sur route à l'est du Taklamakan, sur la piste à l'ouest de ce désert, les caravaniers préféraient utiliser l'âne et le mulet comme animaux de bât et le bœuf pour tirer une charrette. Très rudimentaire, la charrette était composée d'un plancher posé sur deux brancards, de deux roues et d'une capote soutenue par une armature en osier. Tout comme le chameau, le bœuf tirant une charrette est reproduit en terre cuite dans le mobilier funéraire des dynasties Han, Wei, Sui et Tang.

Les chevaux, dont la présence sur la Route de la Soie est mentionnée dans les archives découvertes dans diverses localités du Tarim, servaient exclusivement pour les communications rapides entre les postes militaires et garnisons.



LES ROUTES DE LA SOIE





M O N G O L I E

Jinghe

Usu

Manas

Urumqi

TURFAN

Hami

T I A N S H A N

Alma Alta

Yining

Passe Muzart

KUCHA

KARASHAR

Passe de la Porte de Fer

Korla

Jiaohe

Bezeklik

Astana

Gaochang

G O B I

X I N J I A N G

L O P N O R

Yingpan

Loulan

Passe Yumen

DUNHUANG

Anxi

T I A N S H A N

B A S S I N D U T A R I M

T A K L A M A K A N

Xiaohe

Passe Yang

Grottes de Yulin

KASHGAR

Yarkand

Endere

Charklik

Miran

Qiemo

Niya

Zaghunluq

Dandan-Uiliq

KHOTAN

Keriya

Shanpula

A L T U N S H A N

Q I N G H A I

K U N L U N S H A N

Karakoram



LES ROUTES DE LA SOIE

Après avoir quittés les villes de Chang'an (actuelle Xi'an), Lanzhou et Xining, afin d'entreprendre le long et périlleux chemin sur la Route de la Soie, les caravanes et les militaires devaient, dans un premier temps, parcourir les 1000 km du corridor Hexi, ou corridor du Gansu, reliant Lanzhou à Anxi.

Corridor Hexi

Cet étroit passage coincé entre le désert de Gobi, au nord, et les montagnes Qilian, au sud, fut l'enjeu de nombreux combats entre les Han et diverses tribus nomades, puis entre les Tang et les Tibétains. Le contrôle de ce corridor permettait la domination de l'Asie Intérieure et un accès à l'Asie Centrale et à ses oasis.

Anxi

Anxi ou « Ouest Tranquille », est la première ville-étape à la sortie du corridor du Gansu. Après avoir agrandi la Grande Muraille en direction du nord-ouest, l'empereur Wudi (140–87 avant J.-C.) des Han installa, dans cette ville, une importante garnison militaire. Anxi avait, de par sa situation géographique, une position stratégique sur la Route de la Soie, elle était à l'embranchement de deux pistes qui contournaient le désert du Taklamakan. La piste du nord, en direction de Turfan et Kucha, longeait les monts Tian Shan (Monts Célestes), la route du sud, la plus difficile, longeait le sud du désert de Gobi, pour rejoindre Miran, Niya, Khotan, etc. Ces deux routes aboutissaient à Kashgar, ville caravansérail, où les marchandises, en provenance de Chine et d'Occident, changeaient de mains et de moyen de transport.

Désert du Taklamakan

Connu comme le « désert de la mort » ou « le lieu d'où l'on ne peut plus sortir », le Taklamakan est le plus grand désert de Chine. À l'ouest du désert de Gobi, dans le bassin du Tarim, il s'étend sur 1000 km d'est en ouest, et 500 km du nord au sud. Il est délimité au nord par le massif du Pamir et les monts Tian Shan, à l'ouest par les monts Kunlun et au sud par le Tibet. Ce désert, constitué de champs de dunes de sable (erg), de plaines argileuses, et d'un désert/d'étendues de pierres (regs), est réputé pour ses vents d'une extrême violence et ses importants changements de températures qui peuvent atteindre plus de 38° Celsius l'été et -20° Celsius l'hiver.

En quittant Anxi, le voyageur pouvait se diriger soit vers le sud pour rejoindre Dunhuang après 120 km de marche, soit vers le nord en direction d'Hami puis rejoindre la branche nord de la Route de la Soie.

LA ROUTE SUD



Dunhuang

Arrêt incontournable sur la Route de la Soie, la ville de Dunhuang fut construite sur ordre de l'empereur Wudi des Han, près de l'oasis de Shazhou, à la fin du 2^{ème} siècle avant J.-C., et ceci après avoir spécialement fait prolonger la Grande Muraille. Cette ville fortifiée hébergea l'une des quatre commanderies des Han. L'empereur Wudi s'appuya sur cette place forte, située à la frontière de la Chine, que pour étendre son contrôle sur l'Asie Centrale.

Dunhuang fut, pendant près de 10 siècles, le plus important centre commercial, culturel et religieux de Chine, au cœur de tous les échanges entre la Chine et le reste du monde. Dès le 1^{er} siècle après J.-C., les moines bouddhistes, allant ou revenant de l'Inde s'arrêtèrent à Dunhuang, faisant de cette ville le lieu de méditation et d'activités religieuses le plus célèbre de la Route de la Soie. Cette renommée s'accrut, vers le 4^{ème} siècle, lorsque de nombreuses grottes furent creusées et de nombreux monastères construits.

En quittant Dunhuang, les caravaniers, engagés sur la piste sud de la Route de la Soie, avaient le choix entre deux directions :

- Vers le sud-ouest en empruntant la passe Yang (*Yangguan*), point de passage vers Miran.
- Vers l'ouest, en traversant la passe Yumen (*Yumenguan*), « passe de Jade » seul accès à la route médiane via le Lop Nor, chemin permettant de rejoindre Korla puis la branche nord de la Route de la Soie.

Passe Yang (*Yangguan*)

La passe Yang (*Yangguan*) ou « passe du soleil » fut construite sur ordre de l'empereur Wudi vers 120 avant J.-C. C'était l'un des plus importants avant-postes sur la frontière occidentale de la Chine. Sa situation, dominant un vaste désert de sable et de cailloux, en faisait un poste d'observation et de défense. Son rôle était de protéger Dunhuang des invasions. Cette passe était également le seul point de passage vers la section sud de la Route de la Soie, piste qui contournait le Taklamakan.

Ayant franchi la passe Yang, les caravanes quittaient le territoire chinois. Elles allaient s'aventurer dans les montagnes de sable du désert Tumtag, puis longeaient les monts Altun Shan (Altyn-Tagh), dans l'espoir de rejoindre Miran.

Miran

Connue sous les noms de Yuni à l'époque des Han Antérieurs, de « petit Shanshan » sous les Han Postérieurs, et de Qitun Cheng puis de Tun Cheng sous les Tang, Miran, était une importante ville-oasis située au sud-ouest du Lop Nor, près des montagnes Altun Shan.

Considérée comme la plus petite ville du royaume de Loulan, Miran fut pendant près de quatre siècles une place très commerçante. Au 8^{ème} siècle, suite à son déclin commercial, Miran fut transformée en ville forteresse chargée de contrôler l'une des passes d'accès au Tibet.

Au cours de ses missions archéologiques en 1906 et 1914, A. Stein découvrit des stupas, un monastère bouddhique (datant des 2^{ème} – 5^{ème} siècles), les ruines d'un fort, probablement construit par les Tibétains vers le 8^{ème} – 9^{ème} siècle, ainsi que de nombreuses tablettes en bois et autres objets tibétains. Si la majorité des peintures, ornant les ruines du monastère, sont fortement influencées par le bouddhisme, les autres montrent des connexions avec l'Inde, l'Asie Centrale, voir même avec Rome. Cependant, le style Romain de certaines de ces peintures laisse penser qu'elles furent réalisées par un artiste Romain qui voyagea sur la Route de la Soie.

Charklik (*Qarkilik, Ruoqiang*)

Cette petite oasis située sur la section sud de la Route de la Soie, entre Dunhuang et Khotan, fut, à l'époque des Han, une des deux capitales du Royaume de Loulan (ou royaume de Shanshan).

De par sa situation géographique Charklik était, à cette époque, à l'embranchement d'une des routes vers Lhassa et le reste du Tibet.

Qiemmo (*Chenchen*)

Après avoir parcouru plus de 300 km depuis Charklik, sur la section la plus difficile et inaccessible de la Route de la Soie, le voyageur arrivait enfin à Chenchen, ville-état située en bordure de la rivière *qiemmo* et au pied des monts Qilian (section de la cordelière des montagnes Kunlun).

Ce petit royaume, mentionné dans les *Annales Historiques des Han*, le *Han shu* et le *Hou Han shu*, fit partie du royaume de Loulan (Shanshan), avant de passer sous protectorat Chinois. Le célèbre moine chinois Faxian, fut parmi les nombreux pèlerins Chinois qui y séjournèrent lors de leurs périples vers l'Inde. Faxian mentionna dans son récit de voyage que plus de 4000 moines résidaient dans cette ville.

À 6 km au sud-ouest de l'actuelle ville de Qiemmo, sur le site de Zaghunluq, les archéologues exhumèrent de nombreuses tombes en briques datant de 1000 avant J.-C. Ces tombes contenaient des momies, en parfait état de conservation, vêtues d'habits de laine.

Endere

À mi-chemin entre Qiemmo et Niya, Endere (Saca) fut un important poste militaire chinois sous la dynastie des Han et au début des Tang. Il fut conquis par les Tibétains vers 629.

Endere fut un grand centre bouddhique comme le révélèrent les fouilles, effectuées par A. Stein en 1901, avec la découverte de bâtiments bouddhiques et d'un temple. Ce dernier contenait des fragments de textiles, des manuscrits bouddhiques rédigés en chinois, en tibétain et en sanskrit.

Niya (*Jingjue*)

Capitale de l'ancien royaume de Jingjue, Niya fut un centre commercial très important à l'époque de la Route de la Soie. Les ruines de l'ancienne ville de Niya se trouvent dans la vallée de la rivière Niya, rivière aujourd'hui asséchée, à environ 115 km de la ville moderne de Niya ou Minfeng.

Les *Annales des Han* (*Han shu*) nous apprennent que Niya, ville-état, était « un royaume indépendant situé à 8820 li (environ 3700 km) de Chang'an (Xi'an) ». Au 3^{ème} siècle Niya fut intégré dans le royaume de Loulan. À partir du 4^{ème} siècle, Niya passa sous contrôle de la Chine, avant d'être conquise par les Tibétains au 8^{ème} siècle.

Les ruines de Niya furent découvertes et étudiées par A. Stein entre 1901 et 1930. Parmi les nombreuses découvertes effectuées sur les sites s'étendant autour de Niya, il faut noter : des édifices bouddhiques, des habitations en briques, des ateliers, des fours à poteries, des tombes dont certaines royales contenant des cercueils en forme de bateaux.

Keriya (*Yutian*)

Connu dès la dynastie des Han sous le nom de Yutian, l'oasis de Keriya, était une étape à mi-parcours entre Niya (à 120 km) et Khotan (à 160 km).

Khotan (*Yutian*)

Ce royaume bouddhiste indépendant connu sous le nom de royaume de Yutian, avec Khotan (Yotkan) comme capitale, fut créé, d'après une légende, par un groupe de nobles Indiens de Taxila bannis par la Cour d'Ashoka au 3^{ème} siècle avant J.-C. Périodiquement sous domination Chinoise, le royaume de Khotan fut utilisé, dès 73 après J.-C., par la dynastie Han pour contrôler le commerce du bassin du Tarim. Conquit de nouveau par la Chine en 640, Khotan abrita pendant la dynastie des Tang, l'une des quatre garnisons Anxi.

Située à l'ouest de l'actuelle ville de Hotan, dans le sud-ouest de la province du Xinjiang, l'ancienne ville de Khotan, avait une position stratégique sur la route sud de la Route de la Soie avec le désert du Taklamakan, au nord, et les montagnes de Kunlun, au sud. À seulement 45 jours à pied de Dunhuang, l'oasis de Khotan était une étape importante avant de reprendre le voyage soit vers l'Occident, soit vers le Tibet et l'Inde.

Irriguée par deux rivières, l'oasis de Khotan, fut le royaume le plus puissant du sud du Taklamakan. Ville-état très prospère, Khotan était réputée, dès le 2^{ème} siècle avant J.-C., pour la richesse de ses mines de jade néphrite, pour la qualité de ses tapis, et par sa production et ses exportations de soie.

Yarkand

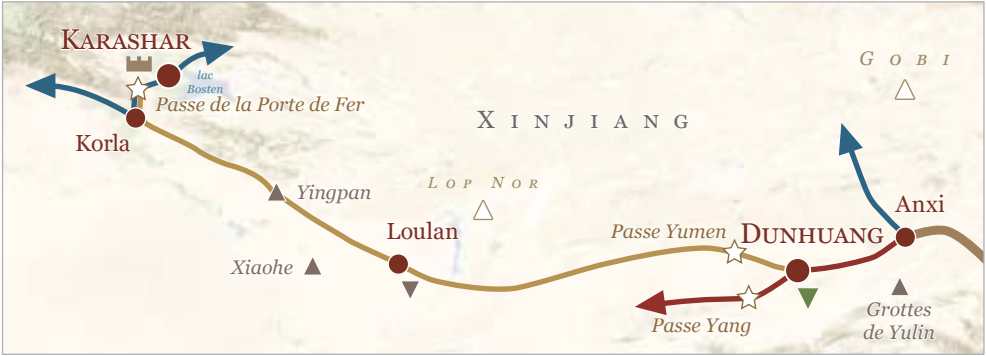
Mentionné dans le *Hanshu* et le *Hou Hanshu* cet ancien royaume bouddhiste était réputé, dès l'époque Han, comme un grand centre caravanier. En 635, cette oasis fut conquise et intégrée dans l'empire des Tang.

Située à l'une des jonctions des sections nord-ouest (via Aksu) et sud-est (via Khotan) de la Route de la Soie, Yarkand était surtout connue comme le terminus des caravanes en provenance du Cachemire ou de Leh (au Ladakh), après avoir franchi le fameux col du Karakoram, à 5540 m d'altitude.

Suivant les époques, c'est à Yarkand, et tout particulièrement au lieu-dit « la Tour de Pierre », que les marchandises arrivant de Chine, d'Inde et d'Occident, changeaient de mains ou de moyen de transport ; les chevaux étaient remplacés par des chameaux, des yaks ou des bœufs, et inversement suivant la direction de la caravane.

Les caravanes quittant Yarkand en se dirigeant vers l'ouest allaient devoir parcourir près de 200 km avant de rejoindre Kashgar.

LA ROUTE MÉDIANE



La deuxième possibilité, qui s'offrait aux caravanes, était de prendre la branche médiane de la Route de la Soie. Le voyageur quittant Dunhuang devait se diriger vers l'ouest, franchir la Grande Muraille via la passe Yumenguan, puis traverser le Lop Nor, après un arrêt à Loulan, il devait suivre la piste jusqu'à Korla pour rejoindre, enfin, la route nord de la Route de la Soie.

Passe Yumen (*Yumenguan*)

Construite en tant que place fortifiée, par l'empereur Wudi des Han, la passe Yumen, devait permettre de résister aux attaques des Xiongnu et protéger Dunhuang. Yumen fut la porte d'entrée en Chine pour les caravanes venant des régions occidentales.

Le nom de « Porte de Jade » résulte du transit, via cette passe, de grandes quantités de jade venant du royaume Khotan.

Cette piste, traversant la passe Yumen, fut graduellement abandonnée vers le 6^{ème} siècle, au profit de la route nord de la Route de la Soie.

Le Lop Nor

Le Lop Nor est un immense désert de sel ou plus exactement un immense marécage salé, situé dans le bassin du Tarim, à l'est du désert du Taklamakan, dans la partie sud-est de la province du Xinjiang. Ce lac, qui s'assèche très régulièrement, est recouvert d'une imposante couche de sel dont l'épaisseur varie, suivant les endroits, entre 30 cm et 1 m.

De nombreux sites archéologiques, certains datant de l'âge du bronze, furent découverts dans cette région. Les principaux étant :

- Loulan (voir ci-après)
- Xiaohe
 - Plus de 300 tombes furent exhumées sur ce site de l'âge du bronze. En 2006, les archéologues y découvrirent un cercueil en forme de bateau et contenant le corps d'une jeune femme momifiée de type caucasien.
- Qäwrighul
 - Site datant de l'âge du bronze.
- Miran (voir p. 28)

Loulan (*Kroran*)

Située au nord-est du désert du Lop Nor, Loulan fut un caravansérail très actif sur la Route de la Soie, entre le 2^{ème} siècle avant J.-C. et le début 4^{ème} siècle après J.-C.

Mentionnée sous le nom de Shanshan, dans de nombreux ouvrages Chinois dont le *Han Shu* (*Annales Historiques des Han*), cette ville-état, fut une des capitales du royaume de Shanshan. Suivant les époques les villes de Niya, Charklik, Qiemo et Miran firent partie intégrante de ce petit royaume.

Étape incontournable sur la route reliant Dunhuang à Korla via le Lop Nor, Loulan était réputée pour le commerce de la soie, du verre et surtout des parfums. La ville fut, toutefois, abandonnée, vers 330 après J.-C., vraisemblablement suite au manque d'eau et à une forte déforestation. La garnison chinoise de Loulan fut, alors, transférée dans le fort de Yingpan, situé près de l'ancienne ville de Haitou, seconde ville du Lop Nor aux époques Jin Occidentaux (265–316) et Wei (386–535).

Découvert en 1899 par S. Hedin, le site de Loulan, est maintenant réputé pour ses nombreuses momies datables de 1800 avant J.-C. Parmi elles, la fameuse « Beauté de Loulan », jeune femme d'environ 40–48 ans, mesurant 1,60 m, très probablement d'origine scandinave ou celtique, avait les cheveux « rouge ».

Les fouilles effectuées depuis les années 1990, dans les environs de Yingpan, permirent de trouver les ruines du fort, les vestiges de monastères Bouddhiques, ainsi qu'un grand cimetière regroupant plus de 200 tombes datant des 4^{ème}–5^{ème} siècles. En décembre 1995 les archéologues découvrirent la tombe 95BYM15, la plus grande de cette nécropole. Appartenant à un riche marchand décédé vers le 4^{ème}–5^{ème} siècle de notre ère, elle contenait, entre autres, des vêtements en feutre, en laine et en soie, tous en parfait état de conservation, des textiles en laine ornés de motifs Romain, et des rubans de soie. Ces découvertes permettent de penser que nous sommes en présence d'une fabrication locale. Serait-ce la première tentative de la part de tisserands de la Route de la Soie d'imiter des « taffetas » chinois ? Serait-ce une des preuves matérielles d'un tissage local ?

Passe de la « Porte de Fer », ou passe de Tiemen

Située à 8 km de l'actuelle ville de Korla, dans les Gorges de Tiguan, la passe de la « Porte de Fer » était un passage incontournable pour les caravanes voulant rejoindre la section nord de la Route de la Soie afin d'accéder à Karashar et au bassin du Tarim. La forme de goulot de cette passe rendait idéale sa défense contre des raids des tribus nomades, principalement Xiongnu. Son importance stratégique était telle que les Tang y installèrent un poste militaire.



LA ROUTE NORD



Comme mentionné précédemment, à Anxi les caravanes pouvaient se diriger soit vers le sud et emprunter la branche sud de la Route de la Soie, soit vers le nord, en direction d'Hami, Turfan, Kucha et Kashgar via la branche nord de la Route de la Soie.

Les voyageurs, ayant choisi d'emprunter la piste vers le nord, devaient traverser une partie du désert de Gobi avant de rejoindre Hami.

Désert de Gobi

Le désert de Gobi est l'un des plus grands déserts au monde. Il s'étend sur près 1.300.000 km² (1600 km de long sur 800 km de large) dans une région incluant une partie de la Chine du nord et un tiers du sud de la Mongolie.

Ce désert est constitué de vastes étendues de pierres, des zones de sable, de plaines de terre et de steppes. Les changements de températures y sont énormes ; l'été elles peuvent atteindre plus de 38° Celsius, et descendre, l'hiver, à -40° Celcius.

Hami (Yiwu)

Située au nord-est de la province du Xinjiang, plus précisément au sud du désert de Gobi, la très fertile oasis de Hami était réputée pour ses melons, son raisin et son vin. Ayant une position stratégique sur la Route de la Soie, Hami fut la convoitise des Han, des Xiongnu, des Wei du Nord, des Tang et des Tibétains, qui l'occupèrent successivement.

Turfan (Tulufan, Turpan, en ouïgour : Karakhoja)

L'oasis ou la ville-état de Turfan, située dans la partie ouest du bassin du Tarim, est balayée par des vents d'une extrême violence et les températures peuvent, en été, dépasser les 50° Celsius à l'ombre. Cette région d'une aridité extrême, qui value à Turfan les surnoms de « terre de feu » ou « oasis de feu », est 154 m sous le niveau de la mer, c'est-à-dire le point le plus bas de la terre après la mer morte. Sa position stratégique sur la Route de la Soie permit à Turfan de devenir très rapidement un centre d'échanges commerciaux très prospères et une étape incontournable pour les caravanes, les marchands et les pèlerins.

L'oasis de Turfan subit au cours des siècles une succession de conquêtes. Envahie par des tribus turques des Topa, puis ville-garnison sous la dynastie des Han, Turfan devint en 499 un royaume indépendant. Dirigée par la dynastie Qu, d'origine chinoise, cette ville-état prit le nom de royaume de Gaochang. En 507, l'implantation d'une administration à la chinoise, entraîna une forte sinisation du pays. En 627, le mariage du souverain local à une princesse

chinoise scella un rapprochement avec la Chine. Conquise en 640 par l'empereur Taizong des Tang cette importante oasis-forteresse fut envahie en 670 par les Tibétains. En 692 la su-prématie chinoise y fut temporairement rétablie, mais dès 760 les Ouïgours commencèrent à s'infiltrer dans cette oasis qu'ils conquièrent en 846.

L'oasis de Turfan, avec une population composée de Huns, de Tartares, de tribus turques (principalement de Tocharian), de Chinois et de peuples semi-nomades, fut surtout un lieu de résidence de marchands et de colons majoritairement Sogdiens.

Plusieurs sites archéologiques furent découverts près de la ville moderne de Turfan :

– *Gaochang*

Les ruines de la capitale de l'ancien royaume de Gaochang, sont à environ 40 km de Turfan. Aux époques Han et Tang cette ville-forteresse abrita une importante garnison chinoise chargée de protéger la région.

– *Jiaohe (Yarkhoto)*

La forteresse de Jiaohe, située 10 km à l'ouest de Turfan, fut la capitale du royaume de Jushi, du 1^{er} siècle avant J.-C. au 5^{ème} siècle après J.-C. Occupée par les Han et les Xiongnu, Jiaohe fut transformée en citadelle militaire par les Tang.

– *Bezeklik*

En 1904, l'archéologue allemand A. von Le Coq découvrit, à 56 km de Turfan, à Bezeklik, 77 grottes bouddhistes. Celles-ci, réalisées entre le 5^{ème} et 9^{ème} siècle, sont ornées de sub-limes fresques et sculptures d'inspiration manichéenne.

– *Astana*

La nécropole d'Astana, située à 40 km au sud-est de Turfan, et à 4 km de l'ancienne ville de Gaochang, s'étend sur plus de 10 km². C'était le cimetière des familles régnantes du royaume de Gaochang. Les fouilles entreprises en 1902 et 1910 par le Comte Kozui Otani, puis en 1914 par A. Stein, et depuis 1959 par les archéologues Chinois, permirent de découvrir et d'étudier plus de 400 tombes datant fin 3^{ème} à fin 8^{ème} siècles. Bien que pillées avant leurs découvertes, ces tombes appartenant majoritairement à des personnages d'origine chinoise mais également à des membres des peuples Jushi et Xiongnu, contenaient des dépouilles desséchées et momifiées, des étoffes, des manuscrits, des peintures et, ce qui nous intéresse principalement dans cette étude, des figurines en argile et bois, portant des vêtements en textiles avec imitation de motifs sassanides.

Karashar (*Karasahr, Yanqi*)

Ancienne ville de la Route de la Soie, Karashar est située dans le bassin du Tarim, sur le côté nord du désert du Taklamakan. La ville moderne, dénommée Yanqi, se trouve à 24 km du lac Bosten (Bagrash Köl), un des plus grands lacs de la province du Xinjiang.

Mentionné dans les *Annales Historiques des Han*, cet ancien et important royaume, connu sous le nom de royaume d'Agni ou Yanqi, était réputé pour ses valeureux guerriers. Leur plus important fait d'armes fut le massacre, en 75, d'une garnison Chinoise composée de 2000 hommes. En 644, ce royaume fut conquis par les Tang, qui y installèrent l'une des quatre fameuse garnison Anxi.

Korla (*Yuli*)

Situé à environ 420 km de Turfan, Korla, connu sous la dynastie des Han sous le nom de Yuli, était le point de jonction entre la branche médiane, qui traversait le Lop Nor, et la route nord de la Route de la Soie.

Kucha (*Koucha, Koutcha, Qiuci*)

Cet ancien royaume bouddhiste était pour le voyageur, dès l'époque des Han, la ligne de partage entre deux mondes : au nord les régions fertiles de Dzungaria, au sud le désert du Taklamakan.

Considéré par les Han comme le plus important des 36 royaumes des régions ouest, Kucha était, à cette époque, l'oasis la plus peuplée du bassin du Tarim. De plus, vu sa situation stratégique sur la Route de la Soie, l'empereur des Tang décida d'y installer l'une des quatre garnisons Anxi.

Kucha, étape incontournable sur la Route de la Soie, se rendit célèbre par l'excellence de ses musi-ciens et musiciennes, de ses danseurs et danseuses. Certains groupes chorégraphiques pouvaient regrou-per jusqu'à 140 danseurs. Les *Annales Historiques Chinoises* relatent la passion musicale des habi-tants de cette oasis, la qualité de leur musique d'inspiration Indienne, et mentionnent qu'en 581 un orchestre se rendit spécialement à Chang'an pour jouer à la cour de Chine. La mode vestimentaire des habitants de Kucha devint, également, une référence dans toute l'Asie Centrale et à la Cour des Sui et des Tang. Les peintures découvertes à Kizil montrent des personnages portant de longs et sublimes caftans, des pantalons très colorés et de hautes bottes. Les tuniques des hommes, ressemblant par leur forme et leur coupe à celles des Sassanides, étaient ornés de motifs de fleurs, de perles, de triangles, de losanges et de médaillons, colorés en bleu clair, en vert, en brun et en blanc, leurs bords et leurs ourlets étaient enrichis de broderies, de brocardes ou de fourrure, leurs revers étaient retournés. Les femmes, dont les représentations en terre cuite sont fréquentes dans l'art funéraire des Sui et du début des Tang, étaient très élégantes. Elles portaient une longue robe droite ou plissée à grand décolleté. Leur coiffure, très sophistiquée, consistait en un « rouleau » de cheveux sur le haut de la tête. Parfois, elles portaient un chapeau *weimao* et une écharpe, éléments indispensables pour se protéger des conditions climatiques du désert.



Aksu

Après avoir parcouru les 250 km séparant Kucha de Aksu, les caravaniers pouvaient enfin se reposer dans cette belle oasis, de l'actuelle province du Xinjiang, en bordure nord du bassin Tarim. Connue dès la dynastie des Han sous le nom de royaume de Gumo, cette ville-état fut, entre les 7^{ème} et 9^{ème} siècle, la convoitise des Chinois, des Tibétains et des Ouïgours.

En quittant Aksu les caravaniers pouvaient soit emprunter la branche nord de la Route de la Soie et se diriger vers Yarkand ou vers Kashgar (à environ 450 km), soit traverser la passe Muzart ou « passe de glace », située à 3500 m d'altitude, et accéder à la riche vallée de la rivière Yili et à la ville de Yining.

Kashgar (*Kashi*)

Située au pied des montagnes Tian Shan, Kashgar était, dès la dynastie Han, non seulement un centre commercial très prospère mais, surtout, le seul point de passage vers la vallée fertile de Ferghana berceau des fameux chevaux « suant le sang », si appréciés et recherchés par les empereurs de Chine.

Sous la dynastie des Tang, Kashgar devint une place militaire importante pour la Chine qui y implanta une des quatre garnisons Anxi.

Cette ville-oasis était le point de départ ou d'arrivée du périple de près d'une année nécessaire pour parcourir les 3700 km la séparant de Chang'an (actuelle Xi'an). Profitant de cette position stratégique Kashgar prélevait d'importantes taxes sur toutes les marchandises transportées et sur tous les voyageurs, car les caravanes y étaient déchargées, les marchandises venant de Chine étaient chargées sur des chevaux à destination de l'Occident, alors que les produits venant d'Occident étaient chargés sur des chameaux pour être vendus à Chang'an.

À Kashgar et à Yarkand, les caravanes pouvaient emprunter les diverses pistes pour rejoindre la Perse via les hautes montagnes du Pamir, l'Inde, en traversant les monts de l'Hindū-Kūsh ou du Karakorum, les villes Sogdiennes de Samarcande, Varakhsha (près de Boukhara), Pendjikent (près de Tadjik-Uzbek) ou Merv, les villes de Balkh en Bactriane ou de Srinagar au Cachemire.

La route la plus utilisée pour aller vers l'Occident traversait obligatoirement la Sogdiane, avec des arrêts indispensables dans les caravansérails de Samarcande et de Varakhsha (aujourd'hui Boukhara).

Samarcande (*Samarkand*)

Située dans la vallée de la rivière Zerafshan, dans le nord-est de l'actuel Ouzbékistan, l'ancienne ville de Samarcande, connue alors sous le nom de Afrasiab, fut fondée au 7^{ème} siècle avant J.-C. Citadelle fortifiée, cette ville-état fut, pendant des siècles, un des principaux relais et caravansérail sur la Route de la Soie. Son très important marché, regorgeant de tous les produits connus à l'époque, en fit l'un des plus grands centres du commerce du monde.

Située à la croisée des routes reliant la Chine, l'Inde, la Perse et l'Empire Byzantin, cette ville cosmopolite, qui fut successivement envahie par les Grecs, les Sassanides, les Turcs, devint un protectorat chinois sous la dynastie des Tang. Samarcande fut, également, le foyer de nombreuses religions : bouddhisme, hindouisme, zoroastrisme, manichéisme, judaïsme et islam.

Varakhsha (*Boukhara*)

La ville de Varakhsha, située à environ 40 km à l'ouest de l'actuelle ville de Boukhara, fut, du 5^{ème} siècle au 8^{ème} siècle de notre ère, la ville sogdienne la plus importante commercialement et politiquement de cette partie de l'Asie Centrale. Ville fortifiée et poste militaire, cette résidence des souverains Bukhar-khudart (dynastie locale sogdienne qui régna jusqu'à la conquête arabe) fut durant cette période, l'étape incontournable avant le périple de 5 à 7 jours nécessaire pour relier Kyzyl Kum à Khorezm.





LES VOYAGEURS ET MARCHANDS

Durant des siècles nombreux furent les militaires, artisans, commerçants, médecins, musiciens, saltimbanques, pèlerins, missionnaires, de nationalités et de religions diverses, qui empruntèrent les différentes branches de la Route de la Soie. Parmi eux, quatre groupes nous intéressent particulièrement de par leurs rôles et leurs activités.

Les Khorezmians

Tribus nomades originaires de la région d'Oxus, au sud de la mer d'Aral, dans la partie nord-est de la Perse, les Khorezmians étaient incontournables pour tout commerce au Khurasan (territoire regroupant les pays qui sont aujourd'hui connus comme une partie de l'Iran, l'Afghanistan, le Tadjikistan, le Turkménistan et l'Ouzbékistan), et dans les bazars de Samarcande et de Boukhara. Ces caravaniers, voyageant avec des charrettes tirées par des bœufs, avaient la réputation de vendre des tapis, des tissus, d'exceptionnelles fourrures, des peaux de cerf (indispensables pour la fabrication de bottes très appréciées à la Cour des Tang), mais également de l'ambre, des rapaces principalement des faucons, des épées et autres armements, sans oublier de la nourriture fine : grains, raisins, miel, sésame. Autrement dit, ils vendaient presque tout ce qui était précieux et tout ce qui pouvait être vendu.

Les statuettes funéraires en terre cuite d'époque Tang représentent les Khorezmians sous formes d'étrangers au nez prononcé et aux yeux ronds et enfoncés, portant une grande cape en fourrure et un chapeau pointu et haut, et très souvent dirigeant une charrette tirée par un bœuf.

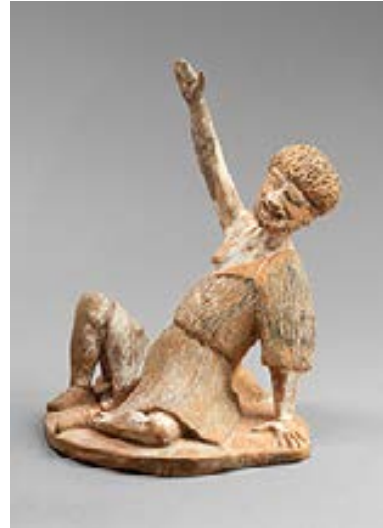


Les Turcs

Les Turcs qui constituaient l'un des plus importants groupes d'étrangers sur la Route de la Soie, peuvent être classés en deux groupes distincts :

- Les Turcs de l'est, vivants principalement en Mongolie, étaient souvent assimilés aux mongols d'où leur nom de turco-mongol. Ils se caractérisent par un visage rond, un nez large et des pommettes hautes.
- Les Turcs de l'ouest, tribus nomades d'Asie centrale, issus d'une mixité avec des Iraniens de l'Est, se subdivisent en deux types ethniques. Le premier groupe caractérisé par un visage ovale, un menton légèrement carré, des yeux enfoncés très souvent de couleur bleue, et un nez aquilin. Le deuxième groupe est composé de Turcs de l'Altaï au visage arrondi, au nez large et aux yeux obliques ou bridés.

Les Turcs étaient majoritairement des palefreniers en charge des chevaux et chameaux. Leur présence est le résultat des relations très étroites, des guerres fréquentes et des nombreux échanges entre la Chine et ces tribus nomades d'origine turque. Ils sont représentés, en terre cuite dans le mobilier funéraire des Tang, sous l'apparence de palefrenier barbu, un bras levé, le point fermé comme tenant la bride d'un cheval ou d'un chameau.



Les Ouïgours

Les Ouïgours, groupe ethnique d'origine turc, habitaient principalement les cités oasis d'Asie Centrale et de Mongolie Intérieure. À l'époque des Tang plus de 2000 d'entre eux résidaient dans la capitale Chang'an.

Les chroniques Chinoises nous apprennent que les Ouïgours, dénommés *hui-ho* (faucon) par les chinois, étaient autorisés à s'habiller à la chinoise, assuraient la police des routes, contrôlaient une grande partie du commerce, excellaient dans le courtage des chevaux, et pratiquaient l'usure.

Les Ouïgours sont représentés sous forme de figurines en terre cuite dans le mobilier funéraire d'époque Tang. Ces statuettes ont des caractéristiques très précises : un visage ovale, des yeux ronds, un nez crochu, une longue barbe plate légèrement arrondie.

Les Sogdiens

Peuple d'origine persane, les Sogdiens vivaient dans une région située au nord de la Bactriane entre les rivières Oxus et Jaxartes, c'est-à-dire dans l'actuelle région de Samarcande et Boukhara, région correspondant aujourd'hui à l'Ouzbékistan et au Tadjikistan. Cette exceptionnelle situation géographique, à la croisée de toutes les routes entre l'Est et l'Ouest, favorisait le commerce et permit aux Sogdiens de contrôler l'ensemble des échanges commerciaux sur la Route de la Soie, de devenir les marchands les plus importants en Asie Centrale entre le 3^{ème} et le 8^{ème} siècle, et d'imposer le Sogdien comme la langue commerciale de la Route de la Soie.

Si un grand nombre de Sogdiens sillonnaient avec leurs très imposantes caravanes le nord de l'Asie Centrale, l'Inde et la Chine, d'autres s'installèrent dans les oasis du Taklamakan et dans de nombreuses villes chinoises, principalement à Lanzhou, Chang'an et Loyang. Dès le 4^{ème} siècle les marchands sogdiens monopolisèrent tout le commerce dans la province du Gansu.

Au 5^{ème} siècle d'importantes colonies Sogdiennes installèrent dans toutes les grandes villes de Chine du nord. Sous les dynasties Sui et Tang, les comptoirs Sogdiens se multiplièrent en Chine et sur les routes septentrionales et méridionales qui longeaient le bassin du Tarim.

Organisés en communautés fermées mais très hiérarchisées, les Sogdiens avaient leurs propres règles et lois. Chaque communauté était sous le contrôle d'un « chef » chargé d'administrer la communauté et de régler tous les problèmes civils ou religieux. Le nom ou titre de *sabao* donné par les chinois à ce « chef » correspondait à un rang officiel dans l'administration chinoise en Asie Centrale.

Assurant le commerce mais également la sécurité des axes routiers indispensables aux échanges commerciaux, les Sogdiens influencèrent les goûts et les habitudes des chinois et des habitants des contrées étrangères traversées. Leurs incessants périple, sur les différents axes de la Route de la Soie, permirent la diffusion de religions, de traditions et d'idées nouvelles dans les domaines les plus divers tels les arts, la mode, la musique, la danse, etc. La grande capacité d'assimilation des autres cultures avec lesquelles ils commerçaient, permit aux Sogdiens d'intégrer un grand nombre d'éléments étrangers dans leur vie, et tout particulièrement lors de la réalisation de pièces d'argenterie, de sculptures, d'objets funéraires et de textiles.

Les villes-états Sogdiennes, principalement Afrasiab (Samarcande), Pendjikent, Varaksha (Boukhara), etc., étaient toutes à des points stratégiques sur les routes entre la Méditerranée, Byzance et la Chine. Se développant de façon relativement indépendante, chaque ville-état, fonctionnant comme une société féodale, avait son prince local et rendait allégeance à un voisin plus puissant. Les marchands avaient un rang social situé entre les nobles et les travailleurs. Ils représentaient une classe importante, très riche et active. Ils étaient de bons vivants, ayant une vie raffinée et jouissant des plaisirs telles en premier lieu les boissons, la musique, les danses, etc. Les Sogdiens sont souvent représentés, sur les sculptures, buvant dans des coupes somptueuses et portant des vêtements précieux et flamboyants, preuves de leur richesse.

Dénommés « *zhaowu jiuxing ren* » c'est-à-dire : « gens des neufs lieux dits » par les chinois en raison de l'organisation politique de leur pays scindé en villes-états, les Sogdiens résidant en Chine étaient aussi fiers de leur terre natale que de leur pays d'accueil. Occupant des postes élevés dans l'administration chinoise et dans l'armée chinoise, ils prirent des patronymes chinois, ainsi les gens de Boukhara prirent le nom chinois de *An*, ceux de Samarcande se firent appeler *Kang*, ceux de Maimargh choisir le nom de *Mi*, ceux de Tachkent et de Kesh, le nom de *Shi*.

De nombreuses tombes sogdiennes furent exhumées en Chine. Celles des aristocrates Sogdiens diffèrent peu de celles des Chinois. Adoptant les rites et traditions funéraires des Han, les Sogdiens entassèrent également dans leurs tombes une grande quantité de statuettes funéraires en terre cuite et des vases en céramiques identiques à ceux des Chinois. La seule différence entre une tombe chinoise et une tombe sogdienne, est la présence d'un lit funéraire, ou banquette funéraire, souvent orné de scènes de processions avec en tête des prêtres Zoroastriens, ou de scènes de la vie du défunt.

Les nombreuses statuettes funéraires en terre cuite représentant des Sogdiens ont un faciès délicat, orné d'un nez droit et épais, une petite bouche, des yeux ronds et une barbe fournie taillée en pointe ou en collier, et sont vêtues d'un caftan, sorte de longue tunique de style Persan, fendu sur le côté et fermé par une ceinture, descendant jusqu'aux bottes.



COMMERCE DE LA SOIE ET ÉCHANGES COMMERCIAUX

Venant des quatre coins du monde, des marchands affluèrent vers la Chine pour y vendre les produits les plus variés : tapis, objets précieux, diamants et pierres précieuses, cristal, ambre, agate, nacre, jade, instruments de musique, argenterie, verrerie romaine, épices, parfums, médicaments, bois précieux et autres produits rares provenant de Perse et de l'Inde, etc. Parmi tous ces produits échangés, commercialisés et transportés via la Route de la Soie, le plus précieux, le plus prisé et le plus recherché était la soie. Principale exportation et monnaie d'échange, sous la dynastie des Han, la soie fut utilisée sous la dynastie des Tang pour payer les troupes et les fonctionnaires en poste en Asie Centrale. Légère et facilement transportable, cette fibre fut envoyée en très grandes quantités vers l'Asie Centrale, l'Asie de l'Ouest et l'Iran. Ces exportations de soie représentèrent alors jusqu'à 20% des ressources financières de l'État Chinois.

Origine de la soie

Les découvertes archéologiques semblent confirmer les légendes chinoises qui font remonter l'origine de la sériculture (élevage du vers à soie) à l'époque de Leizu, épouse principale de l'Empereur Jaune (Huangdi - empereur légendaire qui vécut il y a environ 5000 ans). Sur plusieurs sites archéologiques datant de différentes cultures du néolithique chinois des fils de soie, des cocons de vers à soie et des éléments de métier à tisser furent exhumés. Pendant la campagne de fouilles en 1925 – 26, près du village de Xiin, Xiaxian, province du Shanxi, sur un site datant de la culture Yangshao (circa 5000 – circa 3000 avant J.-C.), l'archéologue Li Ji découvrit une moitié de cocon de vers à soie. Lors de fouilles de 1956 à 1958 sur le site de Qianshoingyang (à 30 km au nord de Hangzhou, et 7 km au sud de Huzhou) province du Zhejiang, les archéologues exhumèrent des fils de soie et des cordons de soie tressés datant, d'après les analyses au carbone 14, de 2700 avant J.-C., c'est-à-dire à la culture de Liangzhu (circa 3600 – circa 2000 avant J.-C.). En 1986, à Fanshan, Yuhang (nord de Hangzhou), province du Zhejiang, la fouille de la tombe 23 datant également de la culture de Liangzhu, permit la découverte de pièces en jade pour métier à tisser. Cet ensemble, le plus ancien actuellement connu en Chine, nous a appris que les métiers à tisser de cette époque très ancienne, étaient composés d'un faisceau de chaîne, d'un faisceau de tisse, et d'une tige de délestage. Les cordons de soie tressés, découverts en 2005 sur le même site, furent attribués par les spécialistes à la culture néolithique de Maqiao (circa 2500 – circa 1500 avant J.-C.).

Sous la dynastie des Shang (circa 17^{ème}/16^{ème} – 12^{ème}/11^{ème} siècles avant J.-C.) des représentations de vers à soie furent sculptées dans du jade et en or. Présents dans le corpus décoratif des vases rituels en bronze des époques Shang et Zhou (circa 12^{ème}/11^{ème} siècles – 256 avant J.-C.), les vers à soie et les mûriers sont représentés sous forme d'idéophonogrammes dans les inscriptions sur os (*jiaguwen*) et sur bronzes (*jinwen*). Il est important de noter que des traces de tissus en soie furent retrouvés sur plusieurs objets en bronze de cette époque.

Les spécialistes présument que l'invention et de la diffusion de la soie façonnée se fit sous la dynastie des Han. Cette hypothèse est confirmée par la découverte d'un petit fragment de soie datant du 1^{er} – 2^{ème} siècles après J.-C., par Stein aux cours de fouilles sur les limes de Dunhuang entre 1906 et 1908, et par l'exhumation, en 2014, à Tianhui, près de Chengdu, province du Sichuan, dans la tombe M2, datant des Han Antérieurs, d'une maquette en bois d'un métier à tisser à la tire. Il est important de constater que tous les tissus de soie, de cette époque, étaient fabriqués à partir d'une technique connue sous le nom de fil continu, méthode consistant à obtenir le fils de soie par dévidage du cocon.

Si vers 105 avant J.-C., l'empereur Wudi des Han (r. 140 – 87 avant J.-C.) envoya une mission à la Cour du roi Mithridates II (r. 123 – 88 avant J.-C.) de Perse, le commerce de la soie avec ce pays ne commença qu'en 53 avant J.-C., et ce n'est, seulement, qu'en 46 avant J.-C. que la soie arriva à Rome.

L'évolution considérable des métiers à tisser, pendant la période des Six dynasties (220 – 581), entraîna, vers les 5^{ème} – 6^{ème} siècles, l'apparition d'une nouvelle technique de broderie. L'utilisation de ce « décor par trame », est confirmé par la découverte, en 1965, à Dunhuang, de deux fragments de broderie, dont l'un est daté de 487.

La soie sous les Tang

Le tissage de la soie fut à son apogée, en Chine, sous la dynastie des Tang. Mais, comme pour l'orfèvrerie chinoise, les textiles chinois subissent une forte influence de la Perse et de la Sogdiane. Les échanges culturels de plus en plus nombreux avec l'Occident et particulièrement avec la Perse, via la Route de la Soie, influencèrent les goûts et la mode vestimentaire des Chinois. Dès le 6^{ème} siècle les tisserands chinois commencèrent à copier des motifs Persans et Sogdiens : médaillon perlé entourant des animaux affrontés, tête de sanglier, cheval ailé, cerf, oiseaux, canards affrontés, etc. L'empereur des Tang, demanda même à un des ateliers chinois de copier des motifs persans ! Ces samits d'une qualité exceptionnelle et de style sino-persan auraient été tissés pendant la première moitié de l'époque Tang.

Ateliers de tissage en Chine

Des ateliers de tissage furent créés dans certaines villes du territoire chinois. Fabriquant initialement que des tissus traditionnels chinois, ces ateliers redoublèrent de talent et d'ingéniosité afin de produire de belles soieries d'inspirations étrangères, si appréciées et recherchées par l'aristocratie chinoise et les étrangers vivant en Chine. Pour ce faire, les ateliers chinois utilisèrent toutes les techniques de tissage connues afin de produire ces précieuses soieries *jīn*, c'est-à-dire des soieries polychromes à chaînes multiples.

– *Ateliers à Chang'an (actuelle Xi'an)*

À Chang'an, vingt-cinq ateliers officiels étaient organisés selon les techniques de fabrication. Ces ateliers employaient parfois plus de trois cent artisans chinois et étrangers, la majorité de ces derniers était d'origine Sogdienne. Le *Beishu* (Histoire des dynasties du Nord), le *Suishu* (Annales Historiques des Sui) et d'autres textes classiques chinois nous apprennent qu'à la fin du 6^{ème} siècle, He Tou, un marchand et tisserand Sogdien arriva à Nanking. Spécialiste des brocarts de fils d'or, ce membre d'une importante famille d'Asie Centrale, probablement de Khotan, se sinisa. Il fit une fortune colossale ce qui permit à son fils de faire une carrière dans la bureaucratie chinoise. Son neveu He Chou fut envoyé à Chang'an où sa très grande réputation lui permit d'obtenir un poste dans les ateliers impériaux, puis il devint « chef de la garde-robe impériale ». Ayant des compétences dans divers domaines et particulièrement dans le tissage des soieries, He Chou enseigna aux tisserands impériaux la technique des soieries persanes à décor de médaillons perlés. Il utilisa les méthodes traditionnelles chinoises de tissage pour copier et recréer des motifs occidentaux. Ses copies se révélèrent d'une qualité supérieure aux modèles initiaux.

– *Ateliers dans la province du Sichuan*

Dans la province du Sichuan les villes de Chengdu et de Yizhou, furent d'importants centres de productions de soie et de soieries. Dou Kang, le plus célèbre tisserand de cette province, fils de Dou Shilun un Sogdien ayant pris un nom chinois, s'installa à Yizhou. Ami personnel de l'empereur Li Yuan (Gaozu) (r. 618 – 626), fondateur de la dynastie des Tang. Dou reçut de l'empereur l'ordre de copier les motifs persans. Il créa alors pour les ateliers officiels de Yizhou, des décors incluant des paires d'oiseaux affrontés et des cerfs affrontés. Fait exceptionnel, Dou reçut, de l'empereur le titre de Duc de Lingyang en récompense de la qualité et la beauté de ses soieries de types persanes et sogdiennes.

Exportation de la soie

Bien que déjà très importante en Chine ancienne, la production de soieries atteint son apogée pendant la dynastie des Tang. Les *Annales Historiques Chinoises* mentionnent que la soie brute était exportée de Chine sous forme de ballots de cordons tressés, importée principalement par la Perse, Byzance et la Syrie, elle y était teinte, puis tissée en sergé.

Ces ballots de cordons tressés sont représentés sur les bâts des statuettes de chameaux, en terre cuite, des époques Han, Wei et Tang.

Il est, cependant, très important de noter que nous n'ayons trouvé aucune mention, aucune information et aucune trace sur d'éventuelles exportations de soieries par la Chine.

Ateliers hors de Chine/Asie Centrale et pays limitrophes

Malgré l'absence d'informations sur l'origine de la présente collection de soieries nous savons, avec certitude, que :

- La Chine :
 - exportait presque exclusivement de la soie brute sous forme de cordons tressés,
 - produisait dans ses ateliers des soieries ornées de motifs persans, dont la qualité était égale voire supérieure aux productions Perses,
- Les pays importateurs recevaient des ballots de fils de soie brute. La soie était tissée sur place, puis les soieries obtenues étaient exportées vers l'Asie Centrale et la Chine.

L'étude comparative des motifs décoratifs et de la technique de fabrication de la présente collection de textiles datant des 7^{ème} – 8^{ème} siècles, révèle de grandes différences dans la qualité de la fabrication, dans l'habileté artistique, dans la technique des motifs et sur la rondeur des médaillons. Ces différences nous permettent d'émettre plusieurs hypothèses :

- il existait des ateliers secondaires ou régionaux,
- il existait une production moins parfaite pour une clientèle moins aisées,
- il existait des ateliers situés hors de Chine, par exemple dans les oasis de Khotan, de Kucha et de Turfan, dans d'autres régions d'Asie Centrale ou dans des pays limitrophes de la Chine.

Si, à ce jour, aucune des fouilles archéologiques effectuées dans les oasis d'Asie centrale ou les pays limitrophes, n'a permis d'exhumer un atelier de tissage ou un métier à tisser, datant des 7^{ème} – 8^{ème} siècles, il existe de nombreux indices sur leurs existences.

Les textes historiques chinois nous apprennent qu'une grande communauté Chinoise incluant des tisserands résidait à Boukhara au début du 8^{ème} siècle. Le *Weishu* (Annales des Wei) et *Suishu* (Annales des Sui) mentionnent qu'à partir de 3^{ème} siècle il y avait plusieurs centres de manufacture de textiles en Asie Centrale et que Turfan, Kucha (Qiuci), Kashgar (Shule) et Samarcande étaient des lieux de fabrication de soieries et de brocarts.

Les fouilles archéologiques semblent confirmer nombre d'informations contenues dans les *Annales Historiques Chinoises*. Ainsi à :

– *Astana*

Certains textiles exhumés des tombes de la nécropole d'Astana peuvent être considérées comme les premières tentatives des tisserands Sogdiens de copier les *jīn* chinois.

– *Dulan*

Depuis 1982 plus de 100 tombes tibétaines ou appartenant à la tribu Tuyuhun (petit état sous occupation tibétaine) furent mises à jour sur le site de Reshi près de Dulan, province du Qinghai. Les archéologues recueillirent 350 pièces de soie de 136 types différents, dont les décors ne purent être réalisés que grâce à un haut niveau technique dans le tissage. Si 112 types furent fabriqués en Chine centrale, 18 types proviennent très vraisemblablement d'Asie Centrale ou d'Asie de l'Ouest. La plupart de pièces de ce dernier groupe sont des samits sogdiens, probablement produit par des Persans ou des Sogdiens installés à Dulan. Ces soieries réalisées en tissage composé, datent des 6^{ème}, 7^{ème}, 8^{ème} et 9^{ème} siècles.

– *Loulan*

Comme mentionné précédemment, la tombe 95BYYM15, exhumée en 1995, contenait, des vêtements en soie façonnée et des rubans de soie provenant, d’après les archéologues, d’une fabrication locale.

– *Niya*

Les neuf tombes du cimetière royal du royaume de Jingjue, exhumées en 1995 sur le site de Niya et datant des 2^{ème} – 3^{ème} siècles avant J.-C., contenaient des momies, de nombreux objets, textiles (chaussures, oreillers, « cache visage ») et soieries *jin*, en excellent état de conservation. Certaines de ces soieries portaient des inscriptions.

– *Turfan*

Sur des documents retrouvés dans des tombes à Turfan et datant des 5^{ème} – 7^{ème} siècles apparaissent les termes *Shule jin*, *Qiuci jin*, c’est-à-dire « *jin* (fabriqué à) Shule » et « *jin* (fabriqué à) Qiuci ».

– *Margilan (Ouzbékistan)*

Cette ville située dans la vallée de Ferghana, aujourd’hui en Ouzbékistan, était spécialisée dans le tissage de la soie importée de Chine. Les soieries réalisées furent exportées sur la Route de la Soie à Bagdad, en Egypte, à Byzance, etc. Vers le 7^{ème} – 8^{ème} siècle, l’élevage du vers à soie fut introduit dans la région, faisant de Margilan la capitale de la soie dans cette vallée de Ferghana.

– *Gird-i-Qalrakh (Iraq)*

En 2017, des membres de l’Institut d’archéologie de l’Université Goethe de Frankfurt, mirent à jour, sur le site Gird-i-Qalrakh, dans la plaine Shahrizor, (province du Sulaymaniyah, au nord de l’Iraq), les restes brûlés d’un métier à tisser sassanide et ses poids en argiles, datant des environ du 4^{ème} – 6^{ème} siècle de notre ère. Ils recueillirent également de nombreuses informations concernant l’importante production de textile sur ce site.

Toutes ces informations permettent à de nombreux spécialistes d’estimer que la sériculture et le tissage de la soie se sont propagés en Asie Centrale et dans l’oasis de Khotan bien avant la dynastie des Tang. Le professeur Marshak suggéra qu’il y avait des ateliers à l’Ouest de la Sogdiane. H.B. Feltham précise que les Sogdiens, les Tochariens et les Bactriens avaient, en cette période ancienne, développés leur propre industrie de la soie et de l’argenterie. Pour M. Rossabi, l’importante demande de soie chinoise par l’Asie Centrale et l’Asie de l’Ouest, conduisit à une relocalisation des tisserands chinois. A. Sheng suppose que le tissage du samit, notamment à Turfan, a été incité par les échanges interculturels entre Sogdiens et Chinois. Pour Kuhn, la maîtrise du tissage des taquetés façonnés est attestée près de Turfan vers le milieu du 6^{ème} siècle. Hansen et Rong indiquent, dans leur ouvrage, que des métiers à tisser, larges et étroits, sont mentionnés dans les sources textuelles de Turfan au 6^{ème} siècle. Le grand collectionneur de textiles, Chris Hall estime que les tisserands Sogdiens travaillèrent aux côtés des tisserands Chinois à Turfan et Chang’an. Pour sa part, le professeur Zhao considère que des centres de filatures existaient dans le Taklamakan, à Khotan et en Sogdiane.

En conclusion

- Si l’origine chinoise de ces soieries ne peut pas être prouvée, il est également impossible d’affirmer qu’elles furent tissées en Asie Centrale.
- Bien que la majorité des textiles exhumés au Xinjiang et au Qinghai sont des samits avec des décors typiquement Sassanides, suggérant une possible origine Persane ou Sogdienne, il est, cependant, impossible d’exclure l’hypothèse que nombres d’entre eux furent réalisés en Chine ou en Asie Centrale.

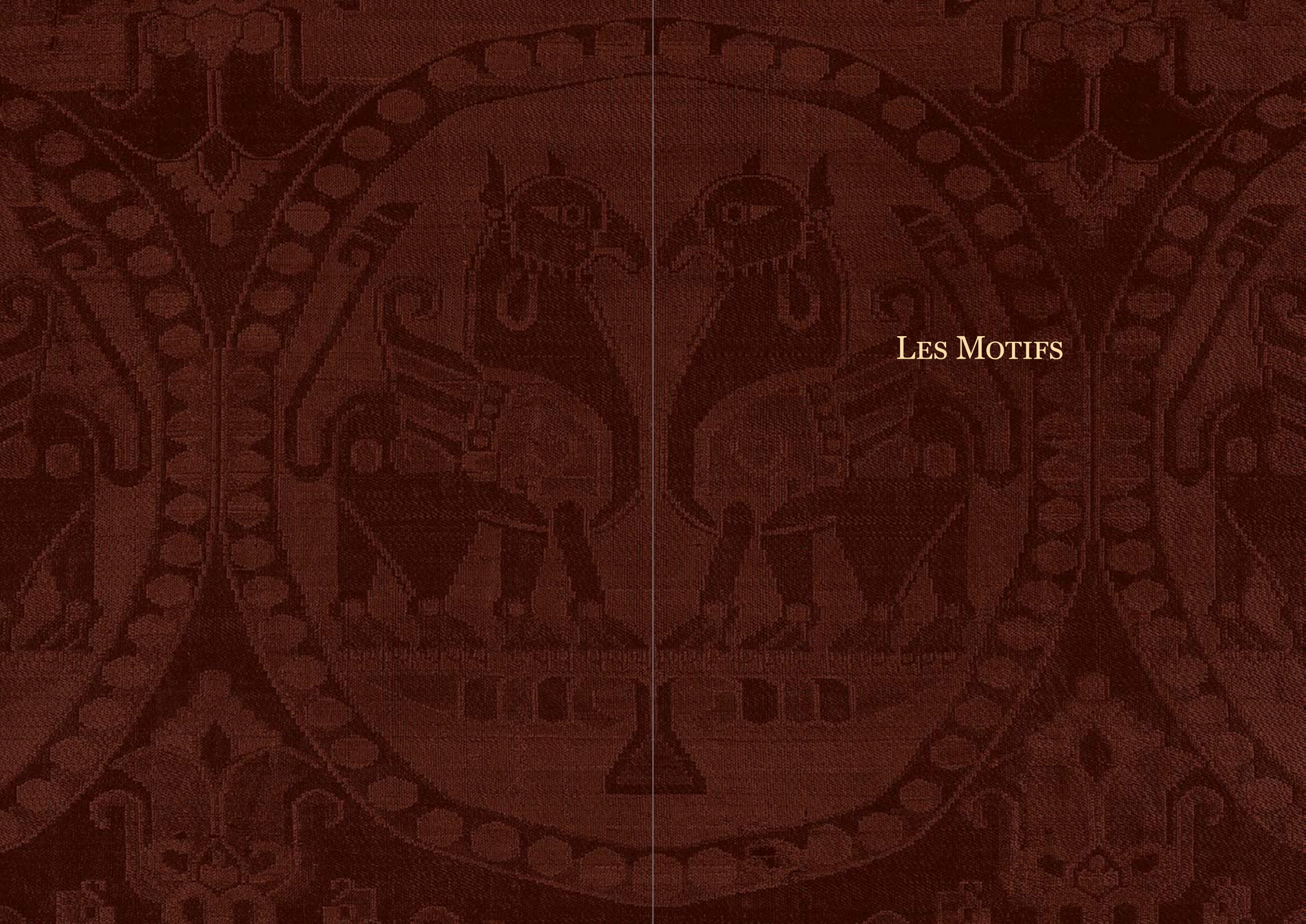
- Les nombreux indices provenant de sources littéraires ou archéologiques permettent de penser qu’il est très vraisemblable que les Sogdiens créèrent leurs propres ateliers de tissage de soie en Chine, en Asie Centrale et en Sogdiane, et qu’ils mirent au point leur propre technique de tissage fort différent des méthodes chinoises. Les motifs décoratifs qu’ils créèrent trouvent leur inspiration dans les nombreuses cultures et peuplades qu’ils côtoyèrent. Ainsi :
- Les animaux affrontés sont un motif typique de l’art des Steppes et des nomades,
 - Les cerfs sont un thème fréquemment utilisé chez les Scythes,
 - Les médaillons parfois perlés, les animaux se faisant face de part et d’autre d’un arbre de vie, les rubans « royaux » flottant au vent, un collier de perles, des oiseaux parés d’une colerette, des béliers couronnés, des chevaux ailés, et aussi des lions (dont la chasse était très prisée par les souverains Sassanides), sont caractéristiques ou fortement influencés par de la Perse et l’art Sassanide.
 - Les éléphants, issus de l’Inde, sont toutefois très présents dans l’art Sogdien.
 - L’influence de la Chine se retrouve dans les coloris et les motifs, tel les textiles dits *wucai niao* ou soie de cinq couleurs à décor d’oiseaux.

Nous devons admettre que :

L’énigme reste entière !

Stéphanie Deydier





LES MOTIFS



OISEAUX ET ANIMAUX

GÉNÉRALITÉS

Le corpus décoratif de ces soieries, possiblement « d'Asie Centrale », est constitué de nombreuses variétés d'oiseaux et animaux représentés de profil, à l'exception de l'aigle parfois présenté de face et ailes déployées. Ces motifs ornent toujours au centre d'un médaillon rond, carré, rectangulaire, octogonal, trapézoïdal, ou sont sous d'une arche simple ou trilobée. À l'intérieur du médaillon, oiseaux ou animaux peuvent être représenté seul, s'affrontant par paire, faisant face à un « arbre de vie », ou avec d'autres animaux. Très souvent, ils ont le cou paré de rubans flottants ou d'un collier de perle, collier qu'ils tiennent parfois dans le bec ou la gueule.

LES OISEAUX

L'oiseau est le motif décoratif le plus fréquent sur ce groupe de textiles. Considéré comme un élément classique de l'art Sogdien, il fut très populaire au milieu et fin des Tang. Ce motif qui regroupe une grande variété de volatiles (faisans, canards, oies, paons, aigles ou faucons) est généralement placé au centre d'un médaillon comme c'est le cas sur les pièces d'orfèvrerie sogdienne et persane.

Seul, ou s'affrontant par paire, les oiseaux sont toujours représentés de profil à l'exception de l'aigle qui est parfois de face, ailes déployées et tête tournée. Ils peuvent se tenir sur un petit piédestal perlé, avoir dans leur bec une perle, une fleur, un pétale, un médaillon, un ruban, une bague, avoir le cou paré d'un collier perlé ou orné de rubans flottants, voir même avoir la tête nimbee.

Aigle

– Motif d'origine Persane fréquent dans l'orfèvrerie Sassanide, l'aigle vu de profil ou de face, seul ou s'affrontant à un autre congénère, avec parfois la tête nimbee, est toujours placé au centre d'un médaillon perlé, ou cercle composé de huit de pétales. Si en Perse l'aigle symbolise la force divine, la protection et la bénédiction divine, en Chine, il représente la force et l'héroïsme.





Canard

- Le canard est un thème fréquent en Chine car un couple de canards est le symbole de la fidélité, de l'harmonie et du bonheur. Mais ce volatile se retrouve également très fréquemment dans l'art Sogdien.
- Sur les textiles d'Asie Centrale, il peut être seul ou par deux mais s'affrontant alors, et à l'intérieur d'un médaillon perlé ou octogonal, tenant dans son bec un collier de perle, ou autour du cou un ruban flottant.



Paon

- Représentant, pour les Chinois, la dignité et beauté, le paon était pour les Perses un symbole de la royauté et de l'immortalité. Comme les autres oiseaux ornant ces textiles, le paon peut être seul ou s'affrontant à un autre paon, mais toujours au centre d'un médaillon.



Faisan

- En Chine ancienne le faisan incarnait la beauté et le bon augure. Sur les textiles de ce groupe, le faisan est montré de profil, seul ou affronté à un autre faisan, portant un collier de perles ou un ruban flottant au vent, mais toujours dans un médaillon de pétales, ou de fleurs.

LES ANIMAUX

Toujours représentés de profil les animaux peuvent être seul, face à face, ou placés de chaque côté d'un arbre de vie.



Argalis

- L'argalis, qui dans la langue mongole désigne un mouton sauvage, est un capridé ou plus exactement un ovin qui vit dans les montagnes d'Asie Centrale, au Tibet et en Mongolie. Il possède des cornes très puissantes, arrondies et spiralées, dont les pointes sont orientées vers l'arrière.
- Les représentations de béliers marchant, portant un collier perlé ou des rubans flottants, sont typiquement de style et d'inspiration sassanide, et symbolisent fortune et puissance. Le motif composé de deux béliers affrontés au centre d'un médaillon perlé fut très populaire sous les Tang.

Taureau

- Vu de profil, parfois seul ou par deux, à la queue leu leu ou de chaque côté d'un arbre de vie, le taureau est souvent représenté marchant. Il peut tenir dans la gueule une sorte médaillon ou de fleur en bouton, son cou est parfois paré d'un collier perlé et de rubans flottants.



Cerf

- Le cerf, motif retrouvé sur les textiles exhumés par Kozui Otani, au cours de sa mission en Asie Centrale et à Turfan, est considéré comme élément décoratif sassanide.
- Il peut être représenté seul, affrontés, face à un arbre de vie, dos à dos, marchant ou bondissant.
- Ce motif peut être à l'intérieur d'un médaillon perlé ou non, ou parfois sous une arche.
- Sur certains textiles, l'animal porte une sorte de couronne, sur d'autres, son cou est paré d'un collier de perles.



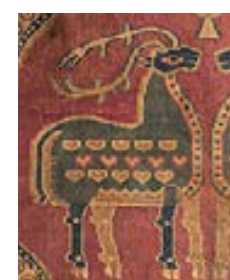
Eléphant

- L'éléphant est un motif très rare, vraisemblablement le résultat d'une influence indienne conséquence du passage de moines bouddhistes et de nombres de caravanes via une des Route de la Soie entre l'Asie Centrale et l'Inde.
- Sur ce groupe de textile, l'animal est montré de profil, seul ou affronté, au centre d'un médaillon perlé.



Ibex

- L'ibex est une chèvre sauvage vivant dans les montagnes qui se distingue par de grandes cornes recourbées et striées du mâle. C'est le plus gros de tous les bouquetins.
- Ses représentations sont multiples, il peut apparaître seul, par deux, affronté, faisant face à un arbre de vie, ou dressé sur ses pattes arrière.
- Pour C. Hall ce motif de l'ibex est « le reflet de la passion de la chasse en Asie centrale ».



Lion

- Motif dominant sur les objets d'orfèvrerie et les soieries, le lion est le symbole de la royauté Sassanide. Lion et scènes de chasse au lion sont des motifs fréquents en Iran et Asie Centrale.
- Seul ou souvent par deux, mais face à face avec parfois avec un arbre de vie entre eux, le lion peut être représenté comme motif principal ou secondaire, à l'intérieur d'un médaillon perlé.
- La représentation la plus rare, est la lionne allaitant son petit.

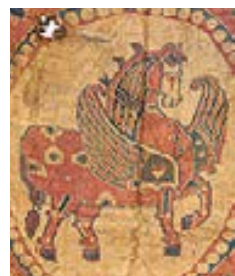




Cheval

- Souvent représenté seul, il est alors au centre d'un médaillon perlé.

LES ANIMAUX MYTHOLOGIQUES



Cheval ailé ou pégase

- Le cheval ailé ou pégase, originellement un symbole grec, est un motif présent sur les textiles persans et sur les tissus découverts à Astana, à Turfan et à Loulan (Qinghai). On le retrouve en léger relief sur des murs à Afrasiab (site près de Samarcande).
- L'animal possède deux ailes et est représenté de profil avec la jambe avant gauche relevée. Les jambes et l'encolure sont cravatées selon le mode sassanide, c'est-à-dire, avec des rubans courts aux jambes, et des rubans flottant en ondulant au vent à de l'encolure. Il porte parfois un collier de perles.



Griffon

- Créature légendaire représenté dans de nombreuses cultures anciennes (égyptienne, mésopotamienne, grecque, romaine) le griffon, présent sur ces textiles d'Asie Centrale, a une tête et des ailes d'aigle et quatre grosses pattes griffues.
- Toujours vu de profil, ce motif est très souvent composé de deux griffons se faisant face.



Simurgh

- Le simurgh est une sorte de chien-oiseau, qui possède une tête de chien, un corps d'oiseau, une paire d'ailes, une queue de paon et des griffes de lion.
- Thème persan tiré de sa mythologie, le simurgh apparaît souvent sur les pièces d'orfèvrerie sassanide.
- En tant que motif décoratif de ces textiles, il est représenté à l'intérieur d'un médaillon perlé.

LES MÉDAILLONS

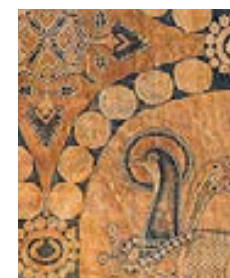
Médaillon fleuri

- Le médaillon fleuri également connu sous le nom de décor du Duc de Lingyang est un motif dessiné au début de la dynastie des Tang par Dou Shilu. Ce motif répertorié par Zhang Yanyuan, dans *Lidai ming hua (Répertoire des peintures célèbres 歷代名畫記)* est constitué d'un ou deux oiseaux, ou animaux, dans un médaillon de fleurs.
- Ce médaillon fleuri est typiquement d'inspiration Chinoise.



Médaillon perlé

- Le médaillon perlé, de forme circulaire, est un motif sassanide adopté par les chinois dès le 6^{ème} siècle qui structure la majorité de ces textiles. Ce motif se retrouve sur l'argenterie sogdienne, dans l'art tibétain de l'époque monarchique (7^{ème} – 9^{ème} siècles) et surtout sur les lits funéraires Sogdiens exhumés en Chine.
- Suivant les textiles il est possible : ces médaillons sont plus ou moins maladroits, plus ou moins ronds, trahissant vraisemblablement le travail de plusieurs ateliers.



Médaillon de forme diverses et arches

- Si le médaillon perlé ; de forme plus ou moins circulaire, est le médaillon le plus fréquent sur ce groupe de textiles dits d'Asie Centrale, certains médaillons sont de forme octogonale, trapézoïdale ou rectangulaire.
- Plus rarement certains motifs animaliers sont représentés à l'intérieur d'arche perlée ou d'arche trilobée.



EXPOSITION
TEXTILES ÉNIGMATIQUES
SUR
LA ROUTE DE LA SOIE
PARIS
2 MARS – 29 AVRIL, 2023



AIGLES

Hauteur : 45 cm
Largeur : 70 cm

EAGLES

Height: 45 cm
Width: 70 cm

Radiocarbon age : 1337 +/- 20 BP
(Test carbone 14 du National Isotope Centre, n° NZA 37165)





FAISANS ET CHEVAUX

Hauteur : 42 cm
Largeur : 66 cm

PHEASANTS AND HORSES

Height: 42 cm
Width: 66 cm

Radiocarbon age : 1312 +/- 15 BP
(Test carbone 14 du National Isotope Centre, n° NZA 37772)



TAUREAU, CERF OU IBEX

Hauteur : 42 cm
Largeur : 62,5 cm

BULL, STAG OR IBEX

*Height: 42 cm
Width: 62,5 cm*

Radiocarbon age : 1304 +/- 15 BP
(Test carbone 14 du National Isotope Centre, n° NZA 37770)





CAFTAN
MOTIF DE CERFS, ARGALIS
ET FAISANS AFFRONTÉS

Hauteur : 158 cm

Donation de M. Christian Deydier au Musée Guimet, Paris
Radiocarbon age : 1289 +/- 20 BP
(Test carbone 14 du National Isotope Centre, n° NZA 36662)



CAFTAN
PATTERN OF STAGS, ARGALIS
AND PHEASANTS CONFRONTED

Height: 158 cm



CAFTAN
MOTIF DE FAISANS AFFRONTÉS
DANS MÉDAILLONS

Hauteur : 145 cm

Radiocarbon age : 1263 +/- 15 BP
(Test carbone 14 du National Isotope Centre, n° NZA 37781)



CAFTAN
PATTERN OF PHEASANTS CONFRONTED
IN MEDALLIONS

Height: 145 cm



CERFS ET LIONS AFFRONTÉS
DEVANT UN ARBRE DE VIE

Hauteur : 38,5 cm
Largeur : 29 cm

Radiocarbon age : 1352 +/- 25 BP
(Test carbone 14 du National Isotope Centre, n° NZA 36100)

STAGS AND LIONS CONFRONTED
IN FRONT OF A TREE OF LIFE

Height: 38,5 cm
Width: 29 cm





CERFS ET LIONS AFFRONTÉS
DEVANT UN ARBRE DE VIE

Hauteur : 53 cm
Largeur : 28 cm

*STAGS AND LIONS CONFRONTED
IN FRONT OF A TREE OF LIFE*

*Height: 53 cm
Width: 28 cm*

Radiocarbon age : 1311 +/- 20 BP
(Test carbone 14 du National Isotope Centre, n° NZA 37168)



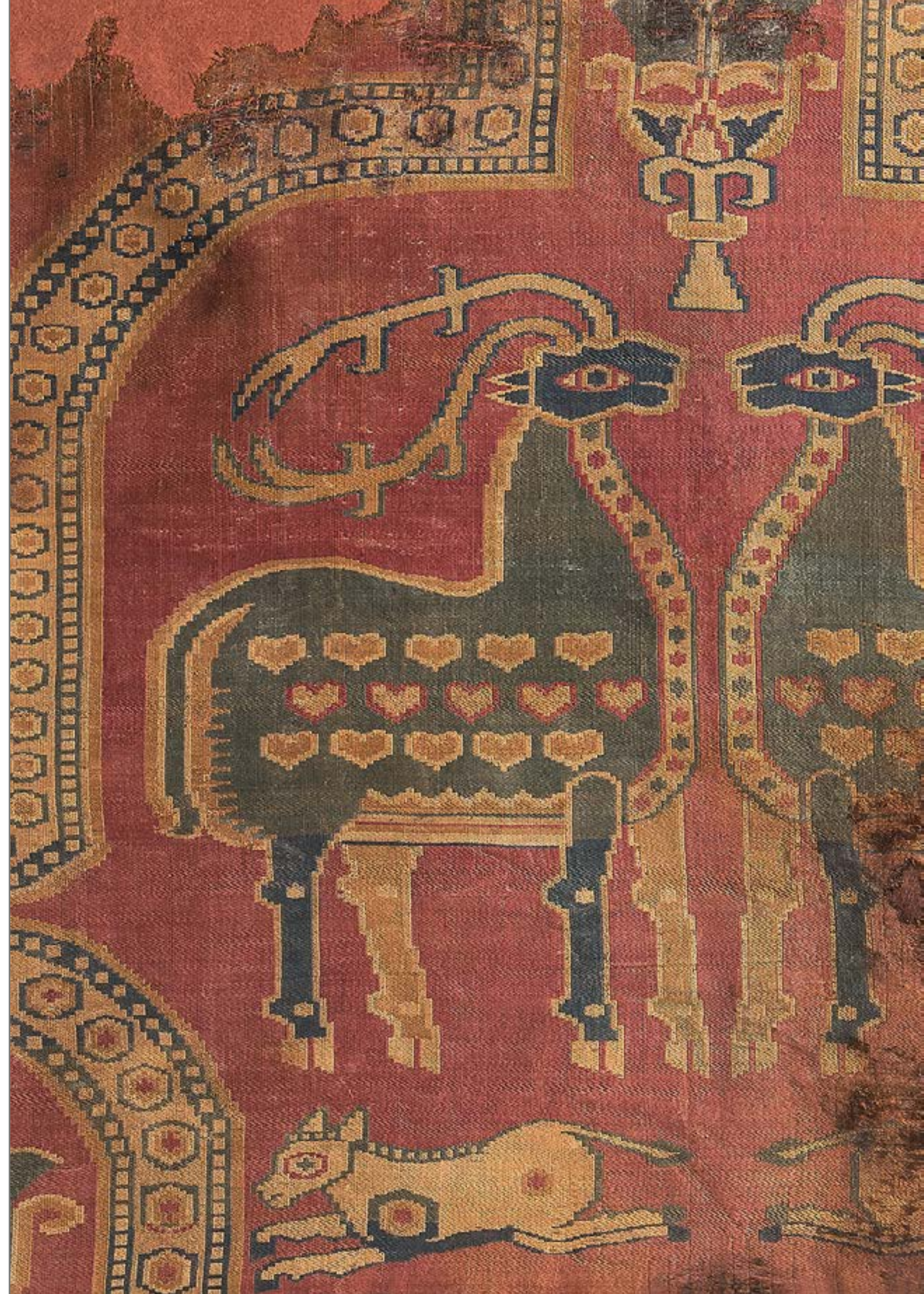
**IBEX AFFRONTÉS
ET CHEVAUX**

Hauteur : 56,7 cm
Largeur : 70 cm

Radiocarbon age : 1301 +/- 30 BP
(Test carbone 14 du National Isotope Centre, n° NZA 37497)

**IBEX CONFRONTED
AND HORSES**

Height: 56,7 cm
Width: 70 cm





CHEVAUX AILÉS

Hauteur : 48 cm
Largeur : 60 cm

WINGED HORSES

Height: 48 cm
Width: 60 cm

Radiocarbon age : 1317 +/- 25 BP
(Test carbone 14 du National Isotope Centre, n° NZA 37490)





CHEVAL AILÉ

Hauteur : 97,5 cm
Largeur : 72,5 cm

WINGED HORSE

Height: 97,5 cm
Width: 72,5 cm

Radiocarbon age : 1329 +/- 30 BP
(Test carbone 14 du National Isotope Centre, n° NZA 37226)





CHEVAL AILÉ

Hauteur : 20 cm
Largeur : 41 cm

WINGED HORSE

Height: 20 cm
Width: 41 cm

Radiocarbon age : 1286 +/- 25 BP
(Test carbone 14 du National Isotope Centre, n° NZA 37489)

EXHIBITION
ENIGMATIC TEXTILES
ON
THE SILK ROAD

HONG KONG

MARCH 15TH – APRIL 29TH, 2023



DUCKS

Height: 41 cm
Width: 47 cm

CANARDS

Hauteur : 41 cm
Largeur : 47 cm

Radiocarbon age: 1353 +/- 20 BP
(Test carbone 14 du National Isotope Centre, n° NZA 37167)





PHEASANTS AND DUCKS

Height: 148 cm
Width: 51 cm

Radiocarbon age: 1335 +/- 25 BP
(Test carbone 14 du National Isotope Centre, n° NZA 37225)

FAISANS ET CANARDS

*Hauteur : 148 cm
Largeur : 51 cm*





PHEASANTS

Height: 48 cm
Width: 39 cm

FAISANS

Hauteur : 48 cm
Largeur : 39 cm

Radiocarbon age: 1293 +/- 25 BP
(Test carbone 14 du National Isotope Centre, n° NZA 36587)





PHEASANT

Height: 56 cm
Width: 33,5 cm

FAISAN

*Hauteur : 56 cm
Largeur : 33,5 cm*





PHEASANT

Height: 44 cm
Width: 44,5 cm

FAISAN

*Hauteur : 44 cm
Largeur : 44,5 cm*



PHEASANTS

Height: 122 cm
Width: 30,5 cm

FAISANS

*Hauteur : 122 cm
Largeur : 30,5 cm*



PHEASANTS

Height: 37,5 cm
Width: 56,5 cm

FAISANS

Hauteur : 37,5 cm
Largeur : 56,5 cm

Radiocarbon age: 1260 +/- 25 BP
(Test carbone 14 du National Isotope Centre, n° NZA 36588)





PHEASANTS

Height: 50,5 cm
Width: 95 cm

FAISANS

Hauteur : 50,5 cm
Largeur : 95 cm

Radiocarbon age: 1278 +/- 20 BP
(Test carbone 14 du National Isotope Centre, n° NZA 36079)



PEACOCKS

Height: 24,5 cm
Width: 187 cm

PAONS

Hauteur : 24,5 cm
Largeur : 187 cm

Radiocarbon age: 1351 +/- 20 BP
(Test carbone 14 du National Isotope Centre, n° NZA 37169)



ARGALIS

Height: 145 cm
Width: 162 cm

Radiocarbon age: 1288 +/- 15 BP
(Test carbone 14 du National Isotope Centre, n° NZA 37778)

ARGALIS

Hauteur : 145 cm
Largeur : 162 cm





HORSES AND DUCKS

Height: 21 cm
Width: 45 cm

CHEVAUX ET CANARDS

Hauteur : 21 cm
Largeur : 45 cm

Radiocarbon age: 1377 +/- 25 BP
(Test carbone 14 du National Isotope Centre, n° NZA 37221)



GRIFFINS

Height: 30,5 cm
Width: 67 cm

Radiocarbon age: 1296 +/- 25 BP
(Test carbone 14 du National Isotope Centre, n° NZA 37224)

GRIFFONS

Hauteur : 30,5 cm
Largeur : 67 cm





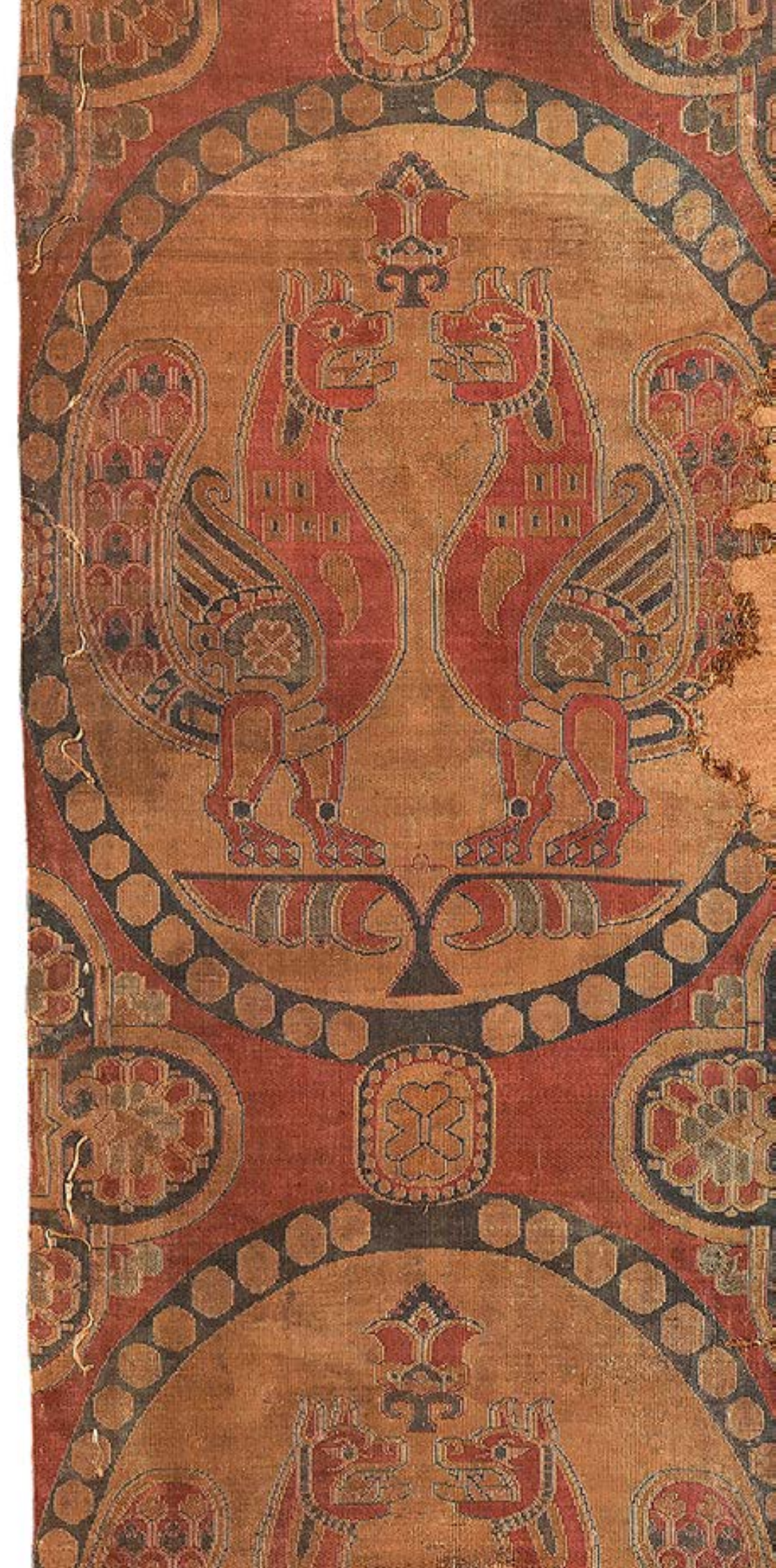
SIMURGHs

Height: 82,5 cm
Width: 19,5 cm

SIMURGHs

*Hauteur : 82,5 cm
Largeur : 19,5 cm*

Radiocarbon age: 1293 +/- 25 BP
(Test carbone 14 du National Isotope Centre, n° NZA 36589)



ENIGMATIC TEXTILES
ON
THE SILK ROAD

BY STEPHANIE DEYDIER



Over the last 30 years, numerous textiles, decorated with elaborate and colourful motifs, have appeared on the market. This very diversified collection, in various states of preservation, consists of fragments of textiles, parts of garments and, exceptionally, almost complete kaftans. At first, specialists opted for works that were probably from the Sassanid period.

But the reality is quite different, and we must unfortunately confess to knowing nothing about these splendid silks. We are facing a real enigma!

What is the origin of these silks? Where do they come from? Where were they discovered? Where were they made and by whom? So many unanswered questions. In the following lines, we will try to answer them as far as possible, or at least try to find some clues.

The only thing we know for sure is their dating. The iconography of the decorations and the carbon 14 analyses allow us to affirm that these silks were made during the 7th and 9th centuries. All other information on these textiles is only suppositions based exclusively on rumours or the statements of merchants, brokers, antique dealers, collectors or specialists, without the slightest material proof being provided. Some claim or suggest that these textiles were found in the Chinese province of Qinghai, others opt for Mongolia, and still others for the Chinese province of Xinjiang. But all agree that these silks originated or were found, most likely, in a vast cultural area known as Central Asia.

CENTRAL ASIA

First of all, we must answer the following questions: What is Central Asia? What was Central Asia in the 7th and 8th centuries, when these silks were woven?

Central Asia encompassed the territories that today correspond to Uzbekistan, Turkmenistan, Tajikistan, Kazakhstan, Kyrgyzstan, the Chinese province of Xinjiang, and for some specialists, Tibet and part of Mongolia. In this vast region of steppes, desert areas, high mountains and oases, nomads and sedentary peoples who spoke Indo-European and Turko-Mongolian languages lived, at that time, in perfect harmony. For centuries, Xiongnu, Chinese, Tibetans, Sogdians, Uighurs, Arabs and Turks clashed, then controlled, then lost again and then re-controlled, more or less large areas of this immense and essential buffer zone between the West and China.

Central Asia during the Han period

During the Han period, a large part of the vast territories of Central Asia came under the control of nomadic tribes. Thus, around 130 B.C., the Yuezhi, an Indo-European-speaking people, settled in Bactria, and then created a large empire that included the regions now known as northern Pakistan, Afghanistan, Turkmenistan, Uzbekistan, Tajikistan and part of Xinjiang. This empire, known as the Kusana, lasted until the 3rd century A.D.

In the north, the Xiongnu, a semi-nomadic people known as formidable horsemen, occupied parts of Mongolia and Xinjiang. Their power declined following the military victories of the Han emperor Wu (r. 141 – 87 B.C.). The expansionist policy of the Han dynasty allowed the establishment of military commanderies in Central Asia, to build forts, and above all to move a large Chinese population to these new regions. It should be noted, however, that the Han never directly occupied the Central Asian oases, but established alliances with these small kingdoms.

Central Asia during the Tang period

If, in China, the fall of the Han dynasty was followed by a long period of confusion and endless military conflicts, the same was true in Central Asia. Thus, in the 5th century the Kusana Empire was partly conquered by the Huns, who were themselves replaced in 565 by the Western Tujue Turks. In the 7th century, the weakening of the Tujue allowed the Tang emperors Taizong (626–649) and Gaozong (649–683) to conquer many oases and fortified places in Central Asia and to create extra-territorial Chinese prefectures, thus taking control of almost all of Central Asia. However, the An Lushan revolt (755–763) marked the decline of the Tang dynasty's power in Central Asia.

Central Asia and the West

Although the West knew of the existence of Central Asia as early as the 1st century A.D., the account of Marco Polo's voyage at the end of the 13th century aroused interest and curiosity about this vast territory. In the middle of the 19th century, Westerners decided to explore Central Asia. As early as 1860, the first topographic surveys and maps were made. In 1893, a first archaeological mission led by Vsevolod Ivanovich Roborosky explored the Turfan region. This expedition was followed, for almost 40 years, by a number of other archaeological missions led by Russians (Grum-Gržimaïlo G., Klementz D.A., Radlov V., Berezovskii M.), a Swede (Hedin S.), a Briton (Stein A.), Japanese (Count Otani K.), Germans (De Grünwedel A., Huth, Von Le Coq A.) and a Frenchman (Pelliot P.).



THE SILK ROAD

In 1887, the German geographer and orientalist Ferdinand von Richthofen gave the name *Seidenstrassen*, or Silk Roads, to a vast network of communication routes between China and the West. It was along these routes that the rare and precious textile silk was transported. This name materialised all the caravan routes that linked the Far East to the West through Central Asia, as well as the maritime routes via the Indian Ocean.

For the late Professor Han Wei (of the Xi'an Institute of Archaeology), this famous route of commercial, cultural and religious exchanges, whose origin dates back to the 2nd century B.C., would be the continuity of the Gold Road, used from the 9th–8th centuries B.C. by the Qin people, then vassals of the Western Zhou dynasty.

History

The first economic contacts, known to modern archaeology, occurred around the 6th century B.C. when the Greeks took into their hands the first silk coupons from a distant country, China, of which they were unaware. China, which, let us remember, invented this fabulous fabric as early as the Neolithic period, jealously guarding for thousands of years the secret of the process of its manufacturing, of the cultivation of mulberry trees to feed the silkworms and of the technique of weaving the silk thread.



The Silk Road was given a boost at the end of the 4th century B.C. with Alexander the Great. This conqueror, who reached Samarkand and crossed the Indus River, understood the economic power of this new communication route and established trading posts to facilitate trade between peoples.

In China, Emperor Wu (Wudi, r. 141–87 B.C.) of the Western Han, tired of the perpetual offensives of the nomadic Xiongnu barbarians, decided to go on the offensive and throw the attackers out of their usual spaces. To do this, Wudi needed to acquire the famous 'blood-sucking' horses bred in the 'West' in a region today known as the Ferghana Valley. Emperor Wu sent an important delegation to the West, using what will become the most important and famous communication route between China and the West.

It was not until the Eastern Han (25–220) that trade began between China, Central Asia, the Kingdom of Khotan and, indirectly, with the Roman Empire and Greece. From then on, the Chinese Empire gained in prestige, considerably enlarged its territory and reinforced its political power in Central Asia. The Silk Road, pacified and secured, became the link between two worlds, on one side, in the West, Rome, heart of the Roman Empire and, at the other end, Chang'an (now Xi'an), capital of the Chinese Empire, the largest city in the ancient world, with its 36 km², i.e. three times the area of Rome.

This new road was used by a multitude of people of different ethnicities, religions and social status; by Chinese ambassadors, such as Emperor Wu's emissary Zhang Qian, who contributed to the opening of the Silk Road through his contacts with various barbarian tribes;

by foreign delegations, such as the one from the Parthian Empire received by Wudi, and by merchants from all regions who, from relay to relay, exchanged transactions and goods. In the streets of Rome, the Parthians exchanged Chinese silk for Western gold coins, those gold coins were later melted into ingots by the Chinese. Through the Silk Road, the Romans received skins, lacquers, tortoise shells, pearls, ivories, or spices such as cinnamon, pepper, ginger. For their part, the Chinese imported carpets, linen or woolen textiles, glass, wine or the great “celestial horses” from Ferghana. During the reign of the emperor Ming (57–75) of the Eastern Han, two Indian monks who had travelled the Silk Road were officially invited to Luoyang, the imperial capital at the time, to explain and expound, for the first time, a new doctrine: Buddhism. The emperor ordered the construction of the White Horse Monastery to house the manuscripts brought from India.

Depending on the political circumstances, the Silk Road was more or less dangerous to use. Some routes became impossible to cross because of the blockades of the barbarians who were constantly fighting each other and conquering neighbouring territories, and constantly changing the borders. Other routes were created, further south and further north, each time enriching the variety of products transported and exchanged.

After the fall of the Han dynasty in 220 A.D., China remained divided for several centuries and was ruled by several dynasties either Chinese or barbarian. The Silk Road still remained very active and became a favoured route for artists and craftsmen. Numerous Buddhist monasteries were built and, with them, the first representations of the Buddha, in a Gandhara’ style but with an influence of the Greek’s canons of beauty.

Under the Northern Wei dynasty (386–535) trade increased as they were using increasingly large caravans. The existence of these large caravans is confirmed by ancient Chinese texts which mention that in 439 many Sogdian merchants were captured on the Silk Road by the army of the Northern Wei.

With the reunification of China by the Sui dynasty in 581 the Silk Road became extremely secure. But, it was only after the establishment of the Tang dynasty by Li Shimin, in 618, that the Silk Road knew its golden age. Indeed, the expansionist policy of the Tang emperors: Taizong (626–649) and Gaozong (649–683), allowed the conquest of numerous oases in Central Asia, including Turfan in 640, then Kashgar and Kucha in 658. Wanting to assert their control over Central Asia and ensure security on the Silk Road, the Tang installed a military garrison in each of the four strategic cities of Kashgar (Shule), Khotan (Yutian or Hotan), Kucha (Qiuci) and Karashar (Yanqi). The presence of these military detachments, known as the ‘Anxi garrison’, allowed for a long period of peace and prosperity and facilitated trade and cultural exchange between China and the West.

However, the Tang dynasty had difficult relations with neighbouring Arabs. After converting to Islam, the Arabs began to conquer neighbouring territories as far away as Russian Turkestan. After destroying the Sassanid Empire, the Arabs confronted the Chinese in 751 on the banks of the Talas River, not far from present-day Alma-Ata. The battle was terrible and ended with a rout of the Tang armies. This terrible defeat was the end of Chinese expansion and domination in Central Asia and led to the decline of the Silk Road and its trade. But this military setback did not prevent the creation of new relations between China and the Arabs, which led, in 798, to the reception of an embassy mandated by Harun al-Rashid, fifth caliph of Baghdad, by the emperor Dezong. At the same time, maritime relations were established and a large Arab colony was set up in Canton. The Muslims built the oldest known mosque in China.

Travellers and cultural exchanges

Tang China was particularly open and interested in foreign civilisations and welcomed on its territory all those who wished to come. This policy brings an extraordinary influx of people of various origin as well as important economic and cultural exchanges. The foreigners who came to the capital, which was again located in Chang’an, brought with them their customs, their ways of life, their craft techniques, their artistic tastes and, of course, their religions.

Many Buddhist monks made a pilgrimage to India to see the places where the Buddha lived, to meet other sages and to bring back manuscripts which they translated into Chinese. The most famous of them was Xuanzang. He wrote a travel diary, *Da Tang Xiyu ji (Memoiries on the Western Regions of the Great Tang)* and brought back an impressive quantity of manuscripts. Back in Chang’an he started teaching and translating. In 652, Emperor Gaozong had the Great Wild Goose Pagoda built to preserve all his manuscripts. Moreover, it was in China that the school of meditation, Chan, better known in the West by its Japanese name, Zen, was born.

The Manichean religion also reached China via the Silk Road. This religion, based on the duality of light and darkness, was founded in the 3rd century by Mani, probably a prince affiliated with the Parthian rulers. Persecuted, the Manichaeans fled across the Mediterranean Basin and then along the Silk Road, converting new followers. In 694, a Manichaean priest of Persian origin was officially received at court by Empress Wu Zetian.

At the beginning of the 8th century, another priest was ordered by the emperor to compile a manuscript relating to this religion: *Moni guangfo jiao fa yi lue (Abstract of the rules and laws of the religion of the Buddha of Light Moni)*. The manuscript was found in half in 1907 and 1908 by Aurel Stein and Paul Pelliot in the Buddhist caves of the famous Dunhuang oasis.

The Nestorians were not to be outdone either. This Christian religion was founded at the beginning of the 5th century by Nestorius, Patriarch of Constantinople. The missionaries also set out to preach on the Silk Road and it was a Persian monk, Aluoben, who was the first to reach Chang’an. A stele dated 781 and erected in Chang’an tells, in Chinese and Syriac, the arrival of this religion in China.

Also, very active on the Silk Road and in the Tang Empire, the presence of a large Jewish’s colony is confirmed by the discovery by the archaeologist Aurel Stein, in 1901 in Dandan-Uiliq (present-day Chinese province of Xinjiang), of a letter on paper from a Jewish merchant, written in Hebrew-Persian and dated 718.

Thus, Chang’an, the capital of the Tang Empire, became the crossroads of all peoples. Many languages were spoken and a wide variety of religions and philosophies were discussed. Foreigners were confronted with traditional Chinese culture, such as Confucianism and Taoism.



Foreign customs fascinated the Chinese: the taste for what seemed to them the height of exoticism was, at its peak. An Lushan, a Sogdian, became the favourite of the great scholar the emperor Xuanzong (his power was so great that he fomented a rebellion in 755. He undermined Tang power and led the country into civil war for a few years until the emperor's son took over the throne.). The princes and princesses of the Court became infatuated with barbarian music and dances and did not hesitate to wear barbarian clothes. Everything from abroad was enthusiastically adopted. Similarly, the artistic influence was preponderant. The Chinese, masters in the art of ceramics and goldsmithing, included in their iconography various decorative motifs or forms of objects of Sassanid and Persian inspiration, in particular. Hunting scenes with horsemen firing their bows “à la Parthe”, i.e. turning around, are frequently depicted.

Cultural exchanges were not exclusively one-way, on the contrary, foreigners, on returning home, spread many Chinese inventions. For example, paper, known in China since the 3rd/2nd centuries B.C., was introduced in the West following the defeat of Talas. It was thanks to their Chinese prisoners that the Arabs learned of this invention, which would revolutionise the European world a few centuries later. Under the Tang, millions of sheets of paper were produced to satisfy the demands of the scholars who were very fond of them. In addition, each Chinese ministry issued its directives on sheets of paper of a specific colour reserved for it. At the turn of the 8th century, the first “flying money” appeared, i.e. “banknotes” issued by the State. Thanks to paper, and after several centuries of reproducing engraved texts using the stamping technique, the Tang invented xylography in the 8th century and printed the first books. The first major work printed by the Chinese was the *Jingang jing* (*The Diamond Sutra*), dated 868 and now in the British Library in London. It is important to note that the main vehicle for the spread of paper was Buddhism as the monks published a number of small printed texts on paper, many of them were found recently in the Dunhuang caves.

It was via the Silk Road that many other Chinese inventions reached Europe in the late Middle Ages and the Renaissance. If the Chinese origin of paper and printing, which was perfected by the movable type invented by Bi Sheng in the 11th century, are well known, other inventions are less known, such as the compass, the wheelbarrow, the crossbow, the sailboat, the rudder, porcelain, etc.

In addition to Dunhuang and its Buddhist caves, there were other oases along the Silk Road that were cultural crossroads. All of them are located in the present-day Chinese province of Xinjiang. Four of them were important military garrisons. In Kashgar (Chinese: Kashi), a city renowned for its carpets and fabrics, merchants coming from the West had to pay an octroi. Khotan, south of the Taklamakan desert, a very important centre of Buddhist study, was an important strategic point as the Tang could control, from there, the entire Tarim Basin. It was also the place where the nephrite jade was mined. During the Han period or perhaps much earlier, this jade was exported to China. Kucha was a major commercial crossroads as several roads met here. Turfan, also a major cultural and commercial centre, was under the rule of the Tuoba barbarians of Turkish origin for a long time. Kucha was conquered by the Chinese, at the time of the reunification of the country, by the Sui dynasty. It came under the influence of other Turks, the Uighurs, in 846.

If a number of products had been known in China for centuries, such as sugar cane, some chillies, spices, dates, sandalwood, furs, peacock feathers, carpets, rhinoceros' horns, gold and silver, plants for pharmaceutical purposes, the Tang imported new items such as the cotton flower, diamonds, lapis lazuli, cobalt oxide, the indigo (plant used for women's make-up), grapes and vines from unknown vineyards.

This astonishing “melting pot” of so many different cultures can be seen in the representations of Chinese funeral statuettes. Indeed, under the Tang, the Chinese kept the habit of being buried with terracotta statuettes as a souvenir of their daily life. Typically, Chinese representations of civil and military officials or court aristocrats, princes and princesses (slender or with a round figure, as was the fashion at the beginning of the 8th century), stand side by side with figures from elsewhere.



Chinese craftsmen, gifted for observation and slightly mocking, did not hesitate to caricature foreigners: Broad-shouldered grooms in short coats and high boots, the face with prominent noses; small merchants and dancers of Greek origin, wearing baggy trousers, have tightly-curved hair; Central Asian merchants crumple under the weight of their bags perched on their backs and their chins are crowned with pointed goatees; others wrap their arms around cumbersome rugs. Some widen their eyes to remind us that their eyelids are not slit, others are so paunchy that their loins arch. Fashion adorns the dancers with low-cut dresses and dresses the riders with hats and veils to protect them from the desert dust. Not forgetting the representations of animals: not only horses of all breeds but also the camel, the traveller's faithful and indispensable companion.

Perhaps one of the most famous Europeans who travelled the Silk Road in the 13th century can be distinguished among them: Marco Polo.

The caravans

Whether they were leaving from China or Sogdiana, the caravans progressed an average of 25 to 30 km per day in non-mountainous areas. During this long, difficult and dangerous journey, which lasted one to two years, the travellers had to face very violent sand winds, run out of water, find dried-up wells and, above all, had to protect themselves from looters. Many caravans did not arrive at their destination, and very often animals and caravanners perished for lack of water, following attacks by thieves or after getting lost, hence the presence of numerous camel carcasses along the tracks.

The caravans were a source of considerable profit for the cities they passed through, and they were closely monitored and regulated, and at certain stages a pass was even required. Taxes, often very heavy, were levied according to the goods transported. The amount of these taxes, which could reach up to a third of the cargo, sometimes had to be paid in goods.

The caravans, which varied in size, could include several hundred camels, as recorded in Chinese historical texts, which mention that in 553 A.D. a caravan brought together 240 merchants and 600 camels carrying a total of 10,000 bales of silk.

The Bactrian camel was indispensable for crossing the desert areas of Central Asia. This animal, very resistant and enduring to the lack of water and food, and able to withstand the important changes in temperature thanks to its thick fur, could carry a very imposing and heavy load. As a desert animal, the camel was able to sense the arrival of sandstorms, which were known to be extremely violent in the Taklamakan. The importance of the Bactrian camel in these ancient times is confirmed by the many representations of it in various materials (bronze, terracotta, etc.) found in Chinese tombs. As early as the period of the Warring Kingdoms (circa 475 – 221 B.C.), representations of camels adorn bronze plaques; under the Han (206 B.C. – 220 A.D.), Northern Wei (386 – 535), Sui (581 – 617) and Tang (618 – 907) dynasties, the camel is present in terracotta in funerary furnishings and on the wall paintings of tombs.

While the camel was best suited to the climatic conditions on the road east of the Taklamakan, on the track west of this desert, caravanners preferred to use donkeys and mules as pack animals and the ox to pull a cart. The cart was very rudimentary, consisting of a floor on two stretchers, two wheels and a bonnet supported by a wicker frame. Like the camel, the ox pulling a cart is reproduced in terracotta in the funerary furniture of the Han, Wei, Sui and Tang dynasties.

Horses, whose presence on the Silk Road is mentioned in the archives found in various localities of the Tarim, were used exclusively for rapid communication between military posts and garrisons.



SILK ROAD MAP





M O N G O L I A

Jinghe

Usu

Manas

Urumqi

TURFAN

Hami

T I A N S H A N

Alma Alta

Yining

Muzart Pass

KUCHA

KARASHAR

Bosten lake

Iron Gate

Korla

Astana

Gaochang

G O B I

X I N J I A N G

Aksu

T I A N S H A N

T A R I M B A S I N

T A K L A M A K A N

L O P N O R

Yingpan

Loulan

Yumen Pass

DUNHUANG

Anxi

Xiaohe

Yang Pass

Yulin Caves

KASHGAR

Yarkand

Endere

Niya

Qiemo

Zaghunluq

Charklik

Miran

A L T U N S H A N

Dandan-Uiliq

KHOTAN

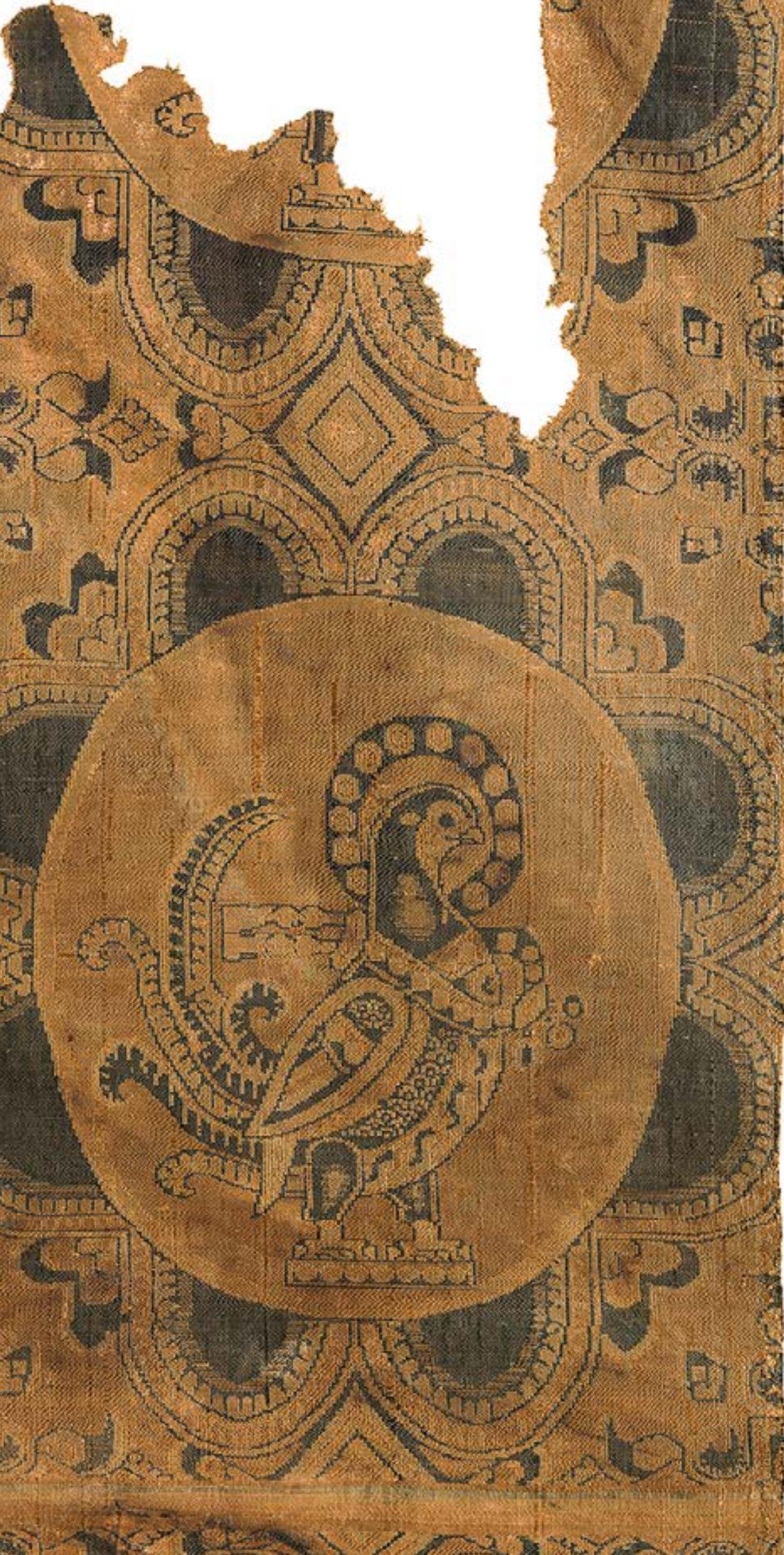
Keriya

Shanpula

Q I N G H A I

K U N L U N S H A N

Karakoram



SILK ROADS

After leaving the cities of Chang'an (now Xi'an), Lanzhou and Xining, in order to undertake the long and perilous journey along the Silk Road, the caravans and soldiers had to first travel the 1000 km of the Hexi Corridor, or Gansu Corridor, linking Lanzhou to Anxi.

Hexi Corridor

This narrow passage wedged between the Gobi Desert to the north and the Qilian Mountains to the south was the focus of numerous and important fighting between the Han and various nomadic tribes, and later between the Tang and the Tibetans. The control of this corridor allowed the domination of Inner Asia and an access to Central Asia and its oases.

Anxi

Anxi, or "Quiet West", is the first "stopover city" at the exit of the Gansu corridor. After extending the Great Wall to the northwest, the Han emperor Wudi (140 – 87 B.C.) established an important military garrison in this city. Anxi was strategically located on the Silk Road as it was at the junction of two trails that went around the Taklamakan desert. The northern route, towards Turfan and Kucha, went along the Tian Shan Mountains (Celestial Mountains), the southern route, the most difficult, went along the southern Gobi Desert, to reach Miran, Niya, Khotan, etc. These two routes led to Kashgar, a caravanserai city where goods from China and the West changed hands and means of transport.

Taklamakan Desert

Known as the "desert of death" or "the place from which there is no way out", the Taklamakan is the largest desert in China. West of the Gobi Desert, in the Tarim Basin, it stretches 1000 km from east to west, and 500 km from north to south. It is bounded to the north by the Pamir massif and the Tian Shan mountains, to the west by the Kunlun Mountains and to the south by Tibet. This desert is made up of sand dunes (erg), clay plains, and a stone desert (regs) and is known for its extremely violent winds, and its significant temperature changes which can reach more than 38° Celsius in the summer and -20° Celsius in the winter. Leaving Anxi, the traveller could either head south to Dunhuang after a 120 km walk, or north to Hami and then join the northern branch of the Silk Road.

SOUTHERN ROAD



Dunhuang

A unavoidable stop on the Silk Road, the city of Dunhuang was built on the orders of the Han emperor Wudi, near the oasis of Shazhou, at the end of the 2nd century B.C., and this after having specially extended the Great Wall. This fortified city was one of the four Han commanderies. The emperor Wudi relied on this stronghold, located on the border with China, to extend his control over Central Asia.

Dunhuang was, for almost 10 centuries, the most important commercial, cultural and religious centre in China, and the heart of all exchanges between China and the rest of the world. As early as the 1st century A.D., Buddhist monks on their way to or from India stopped in Dunhuang, making it the most famous place for meditation and religious activities on the Silk Road. This reputation was further enhanced in the 4th century when many caves were dug and monasteries built.

Leaving Dunhuang, the caravanners on the southern trail of the Silk Road had a choice of two directions:

- To the southwest through the Yang Pass (*Yangguan*), the crossing point to Miran.
- To the west, through the Yumen Pass (*Yumenguan*), the only access to the middle road via the Lop Nor, the path leading to Korla and then to the northern branch of the Silk Road.

Yang Pass (*Yangguan*)

The Yangguan Pass or “Sun Pass” was built by order of Emperor Wudi around 120 B.C. It was one of the most important outposts on China’s western border. Its location, overlooking a vast desert of sand and pebbles, made it an observation and defence post. Its role was to protect Dunhuang from invasion. The pass was also the only crossing point to the southern section of the Silk Road, a trail that went around the Taklamakan.

Having crossed the Yang Pass, the caravans left Chinese territory and ventured into the sandy mountains of the Tumtag Desert, then along the Altun Shan (Altyn-Tagh) Mountains, in the hope of reaching Miran.

Miran

Known as Yuni in the Early Han period, as “Little Shanshan” in the Later Han period, and as Qitun Cheng and then as Tun Cheng in the Tang period, Miran was an important oasis town in the southwestern part of Lop Nor, near the Altun Shan Mountains.

Considered the smallest city in the Loulan kingdom, Miran was for almost four centuries a very important trading place. In the 8th century, following its commercial decline, Miran was transformed into a fortress city in charge of controlling one of the access routes to Tibet.

During his archaeological missions in 1906 and 1914, A. Stein discovered stupas, a Buddhist monastery (dating from the 2nd – 5th centuries), the ruins of a fort (probably built by the Tibetans around the 8th – 9th centuries), as well as numerous wooden tablets and other Tibetan objects. While the majority of the paintings in the monastery ruins are strongly influenced by Buddhism, others show connections with India, Central Asia and even Rome. However, the Roman style of some of these paintings suggests that they were made by a Roman artist who travelled on the Silk Road.

Charklik (*Qarkilik, Ruoqiang*)

This small oasis on the southern section of the Silk Road, between Dunhuang and Khotan, was one of the two capitals of the Kingdom of Loulan (or Kingdom of Shanshan) in the Han period.

Due to its geographical location Charklik was, at that time, at the junction of one of the routes to Lhasa and the rest of Tibet.

Qiemmo (*Chenchen*)

After travelling more than 300 km from Charklik, on the most difficult and inaccessible section of the Silk Road, the traveller finally arrived at Chenchen, a city-state located on the banks of the Qiemmo River and at the foot of the Qilian Mountains (section of the Kunlun Mountain).

This small kingdom, mentioned in the *Historical Annals of the Han*, the *Han shu* and the *Hou Han shu*, was part of the Loulan (Shanshan) kingdom, before coming under Chinese protectorate. The famous Chinese monk Faxian was among the many Chinese pilgrims who stayed there on their journeys to India. Faxian mentioned in his travelogue that more than 4000 monks resided in this city.

Six km southwest of the present-day city of Qiemmo, at the site of Zaghunluq, archaeologists unearthed numerous brick tombs dating back to 1000 B.C. These tombs contained mummies, in a perfect state of preservation, dressed in woollen clothes.

Endere

Halfway between Qiemmo and Niya, Endere (Saca) was an important Chinese military post during the Han and early Tang dynasties. It was conquered by the Tibetans around 629.

Endere was also a major Buddhist centre as excavations by A. Stein in 1901 revealed Buddhist buildings and a temple. The latter contained fragments of textiles, Buddhist manuscripts written in Chinese, Tibetan and Sanskrit.

Niya (*Jingjue*)

Capital of the ancient kingdom of Jingjue, Niya was a very important trading centre during the Silk Road period. The ruins of the ancient city of Niya are located in the valley of the Niya River, a river that has now dried up, about 115 km from the modern city of Niya or Minfeng.

The *Annals of the Han* (*Hanshu*) tell us that Niya, a city-state, was “an independent kingdom located 8820 li (about 3700 km) from Chang’an (Xi’an)”. In the 3rd century Niya was integrated into the kingdom of Loulan. From the 4th century, Niya came under Chinese control, before being conquered by the Tibetans in the 8th century.

The ruins of Niya were discovered and studied by A. Stein between 1901 and 1930. Among the many discoveries made on the sites around Niya, one should note: Buddhist buildings, brick dwellings, workshops, pottery kilns, tombs, some of which are royal and contain coffins in the shape of boats.

Keriya (*Yutian*)

Known since the Han dynasty as Yutian, the oasis of Keriya was a stopover halfway between Niya (120 km) and Khotan (160 km).

Khotan (*Yutian*)

This independent Buddhist kingdom known as the Kingdom of Yutian, with Khotan (Yotkan) as its capital, was created, according to legend, by a group of Indian nobles from Taxila banished by the Court of Ashoka in the 3rd century B.C. Periodically under Chinese rules, the kingdom of Khotan was used by the Han dynasty to control trade in the Tarim Basin from 73 A.D. Conquered again by China in 640, Khotan was home to one of the four Anxi garrisons during the Tang Dynasty.

Situated west of the present-day city of Hotan, in the southwestern province of Xinjiang, the ancient city of Khotan was strategically located on the southern route of the Silk Road with the Taklamakan Desert to the north and the Kunlun Mountains to the south. At only 45 days' walk from Dunhuang, the oasis of Khotan was an important stopover before resuming the journey either to the West or to Tibet and India.

Irrigated by two rivers, the Khotan oasis was the most powerful kingdom in the southern Taklamakan. A very prosperous city-state, Khotan was renowned, as early as the 2nd century B.C., for the richness of its nephrite jade mines, for the quality of its carpets, and for its silk production and exports.

Yarkand

Mentioned in the *Hanshu* and the *Hou Hanshu*, this ancient Buddhist kingdom was known as a major caravan centre from the Han period. In 635, this oasis was conquered and integrated into the Tang Empire.

Located at one of the junctions of the northwest (via Aksu) and southeast (via Khotan) sections of the Silk Road, Yarkand was best known as the terminus of caravans coming from Kashmir or Leh (in Ladakh), after crossing the famous Karakoram Pass, at an altitude of 5540 m.

Depending on the period, it was in Yarkand, and especially at the place called “the Stone Tower”, that goods arriving from China, India and the West changed hands or means of transport; horses were replaced by camels, yaks or oxen, and vice versa depending on the direction of the caravan.

Caravans leaving Yarkand and heading west would have to travel almost 200 km before reaching Kashgar.

MEDIAN ROAD



The second option for caravans was to take the middle branch of the Silk Road. The traveller leaving Dunhuang had to head west, cross the Great Wall via the Yumenguan Pass, then cross the Lop Nor, after a stop at Loulan, he had to follow the track to Korla to finally join the northern route of the Silk Road.

Yumen Pass (*Yumenguan*)

Built as a fortified place by Emperor Wudi of the Han, the Yumen Pass was intended to resist attacks by the Xiongnu and protect Dunhuang. Yumen was the gateway to China for caravans from the western regions.

The name “Jade Gate” is a result of the transit of large quantities of jade from the Khotan kingdom through this pass.

This route, which crosses the Yumen Pass, was gradually abandoned around the 6th century in favour of the northern route of the Silk Road.

The Lop Nor

The Lop Nor is a huge salt desert or more precisely a huge salt marsh, located in the Tarim Basin, east of the Taklamakan desert, in the south-eastern part of Xinjiang province. This lake, which dries up very regularly, is covered by an imposing layer of salt, the thickness of which varies from 30 cm to 1 m depending on the place.

Many archaeological sites, some dating back to the Bronze Age, have been discovered in this region. The main ones are:

- Loulan
- Xiaohe
 - More than 300 graves were unearthed at this Bronze Age site. In 2006, archaeologists discovered a boat-shaped coffin containing the body of a mummified young Caucasian woman.
- Qäwrighul
 - Bronze Age site.
- Miran (see p. 128)

Loulan (*Kroran*)

Located in the north-east of the Lop Nor desert, Loulan was a very active caravanserai on the Silk Road between the 2nd century B.C. and the early 4th century A.D.

Mentioned under the name of Shanshan in numerous Chinese works including the *Han Shu* (*Historical Annals of the Han*), this city-state was one of the capitals of the Shanshan kingdom. Depending on the period, the cities of Niya, Charklik, Qiemo and Miran were also part of this small kingdom.

Loulan was an important stop on the road from Dunhuang to Korla via Lop Nor and was renowned for its trade in silk, glass and, above all, perfumes. However, the city was abandoned around 330 A.D., probably due to a lack of water and heavy deforestation. The Chinese garrison of Loulan was then transferred to the fort of Yingpan, located near the ancient city of Haitou, the second city in Lop Nor during the Western Jin (265–316) and Wei (386–535) periods.

Discovered in 1899 by S. Hedin, the site of Loulan is now famous for its quantity of mummies dating from 1800 B.C. Among them, the famous “Beauty of Loulan”, a young woman of about 40–48 years old, 1.60 m tall, most probably of Scandinavian or Celtic origin, had “red” hair.

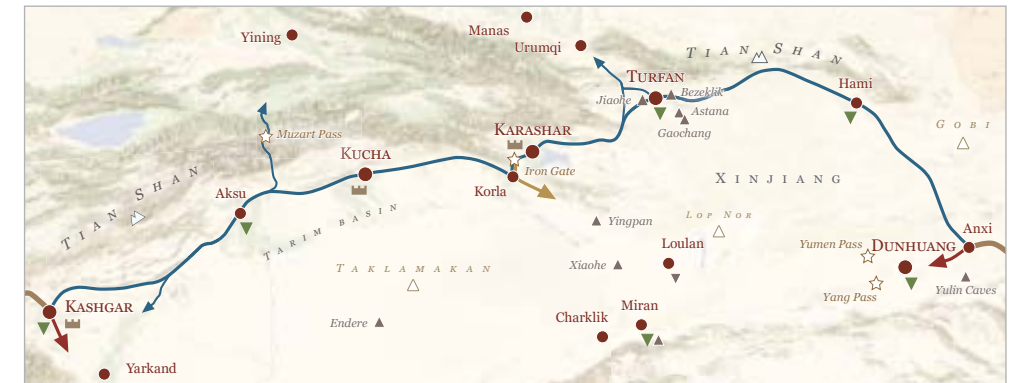
Excavations carried out since the 1990s around Yingpan have allowed the discovery of the ruins of the Yingpan’s fort, the remains of Buddhist monasteries, and a large cemetery containing more than 200 tombs dating from the 4th and 5th centuries. In December 1995, archaeologists discovered tomb 95BYYM15, the largest in this necropolis. Belonging to a wealthy merchant who died around the 4th–5th century A.D., it contained, among other things, perfectly preserved felt, wool and silk clothing, woollen textiles with Roman motifs, and silk ribbons. These findings suggest that we are dealing with local manufacture. Could this be the first attempt by Silk Road weavers to imitate Chinese taffeta? Could it be one of the material proofs of local weaving?

Iron Gate Pass or Tiemen Pass

Located 8 km from the actual town of Korla, in the Tiguang Gorge, the ‘Iron Gate’ pass was an essential passage for caravans wishing to reach the northern section of the Silk Road in order to access Karashar and the Tarim Basin. The bottleneck shape of this pass made it ideal for defence against raids by nomadic tribes, mainly Xiongnu. Its strategic importance was such that the Tang established a military post there.



NORTHERN ROAD



As mentioned earlier, at Anxi, caravans could either head south on the southern branch of the Silk Road or north to Hami, Turfan, Kucha and Kashgar via the northern branch of the Silk Road.

Travellers who chose to take the northern route had to cross part of the Gobi Desert before reaching Hami.

Gobi Desert

The Gobi Desert is one of the largest deserts in the world. It covers almost 1,300,000 km² (1600 km long and 800 km wide) in an area that includes part of northern China and a third of southern Mongolia.

The desert is made up of vast expanses of stone, sandy areas, earth plains and steppes. The temperature changes are enormous; in summer they can reach over 38° Celsius, and in winter they can drop to -40° Celsius.

Hami (Yiwu)

Located in the northeast of Xinjiang province, more precisely in the south of the Gobi Desert, the very fertile oasis of Hami was famous for its melons, grapes and wine. Being strategically located on the Silk Road, Hami was coveted by the Han, the Xiongnu, the Northern Wei, the Tang and the Tibetans, who occupied it successively.

Turfan (Tulufan, Turpan, in Uyghur: Karakhoja)

The oasis or city-state of Turfan, located in the western part of the Tarim Basin, is swept by extremely violent winds and temperatures, in summer, can exceed 50° Celsius in the shade. This extremely arid region, which gives Turfan the nicknames of “land of fire” or “oasis of fire”, is 154 m below sea level, the lowest point on earth after the Dead Sea. Its strategic position on the Silk Road allowed Turfan to quickly become a very prosperous trade centre and a major stop for caravans, merchants and pilgrims.

Over the centuries, the Turfan oasis underwent a succession of conquests. Invaded by the Turkish Topa’s tribes, then became a garrison town under the Han dynasty. Turfan became an independent kingdom in 499. Ruled by the Qu dynasty, of Chinese origin, this city-state took the name of Gaochang kingdom. In 507, the establishment of a Chinese-style administration led to a strong Sinicization of the country. In 627, the marriage of the local

sovereign to a Chinese princess sealed a rapprochement with China. Conquered in 640 by the Tang emperor Taizong, this important oasis-fortress was invaded in 670 by the Tibetans. In 692 Chinese supremacy was temporarily re-established, but in 760 the Uighurs began to infiltrate the oasis, which they conquered in 846.

The Turfan oasis, with a population composed of Huns, Tartars, Turkic tribes (mainly Tocharian), Chinese and semi-nomadic peoples, was mainly a place of residence for merchants and settlers, mostly Sogdians.

Several archaeological sites were discovered near the modern city of Turfan:

– *Gaochang*

The ruins of the capital of the ancient kingdom of Gaochang are about 40 km from Turfan. During the Han and Tang periods, this fortress city housed an important Chinese garrison in charge of the protection of the region.

– *Jiaohe (Yarkhoto)*

The fortress of Jiaohe, located 10 km west of Turfan, was the capital of the Jushi kingdom from the 1st century B.C. to the 5th century A.D. Occupied by the Han and Xiongnu, Jiaohe was transformed into a military citadel by the Tang.

– *Bezeklik*

In 1904, the German archaeologist A. von Le Coq discovered, 56 km from Turfan, at Bezeklik, 77 Buddhist caves. These caves, built between the 5th and 9th centuries, are decorated with sublime frescoes and sculptures of Manichean inspiration.

– *Astana*

The necropolis of Astana, located 40 km south-east of Turfan, and 4 km from the ancient city of Gaochang, extends over 10 km². It was the cemetery of the ruling families of the Gaochang kingdom. Excavations undertaken in 1902 and 1910 by Count Kozui Otani, then in 1914 by A. Stein, and since 1959 by Chinese archaeologists, have uncovered and studied more than 400 tombs dating from the end of the 3rd to the end of the 8th century. Although looted before their discovery, these tombs, belonging mainly to people of Chinese origin but also to members of the Jushi and Xiongnu peoples, contained dried and mummified remains, fabrics, manuscripts, paintings and, what interests us most in this study, clay and wood figurines, wearing textile clothing with imitation of Sassanid motifs.

Karashar (*Karasahr, Yanqi*)

Karashar, an ancient Silk Road city, is located in the Tarim Basin on the northern side of the Taklamakan Desert. The modern city, called Yanqi, is located 24 km from Lake Bosten (Bagrash Köl), one of the largest lakes in Xinjiang province.

Mentioned in the *Han shu (Historical Annals of the Han)*, this ancient and important kingdom, known as the Kingdom of Agni or Yanqi, was renowned for its valiant warriors. Their most important feat of arms was the massacre, in 75, of a Chinese garrison of 2000 men. In 644, this kingdom was conquered by the Tang, and they /who installed one of their four famous Anxi garrisons, there.

Korla (*Yuli*)

Located about 420 km from Turfan, Korla, known in the Han dynasty as Yuli, was the junction between the middle branch, which crossed the Lop Nor, and the northern route of the Silk Road.

Kucha (*Koucha, Koutcha, Qiuci*)

This ancient Buddhist kingdom was for the traveller, since the Han dynasty, the dividing line between two worlds: to the north the fertile regions of Dzungaria, to the south the desert of Taklamakan.

Considered by the Han as the most important of the 36 kingdoms of the western regions, Kucha was, at that time, the most populated oasis of the Tarim Basin. Moreover, given its strategic location on the Silk Road, the Tang emperor decided to install one of the four Anxi garrisons there.

Kucha, an essential stop on the Silk Road, was extremely famous for the excellence of its musicians and dancers. Some choreographic groups could include up to 140 dancers. The *Chinese Historical Annals* relate the musical passion of the inhabitants of this oasis, the quality of their Indian-inspired music, and also mention that in 581 an orchestra went specially to Chang'an to play at the Chinese court. The clothing of the Kucha people also became a reference throughout Central Asia and at the Sui and Tang courts. Paintings found in Kizil show people wearing long, beautiful caftans, colourful trousers and high boots. The men's tunics, resembling those of the Sassanids in shape and cut, were decorated with motifs of flowers, pearls, triangles, lozenges and medallions, coloured in light blue, green, brown and white, their edges and hems enriched with embroidery, brocade or fur, and their lapels were turned up. The women, whose terracotta representations are frequent in the funerary art of the Sui and early Tang, were very elegant. They wore long straight or pleated dresses with a large neckline. Their hairstyle was very sophisticated and consisted of a 'roll' of hair on the top of the head. Sometimes they wore a *weimao* hat and a scarf, which were essential for protection from the desert weather.



Aksu

After travelling the 250 km from Kucha to Aksu, the caravanners could finally rest in the beautiful oasis of Aksu, in the present-day Xinjiang province, on the northern edge of the Tarim Basin. Known since the Han dynasty as the kingdom of Gumo, this city-state was, between the 7th and 9th centuries, the envy of the Chinese, Tibetans and Uighurs.

Leaving Aksu caravanners could either take the northern branch of the Silk Road and head for Yarkand or Kashgar (about 450 km away), or cross the Muzart Pass or "Ice Pass", located at an altitude of 3,500 m, and reach the rich valley of the Yili River and the city of Yining.

Kashgar (*Kashi*)

Located at the foot of the Tian Shan Mountains, Kashgar was, from the Han dynasty, not only a very prosperous commercial centre but, the only point of passage to the fertile Ferghana valley. Valley which was the birthplace of the famous "blood-sweating" horses, so appreciated by the Chinese emperors.

During the Tang dynasty, Kashgar became an important military place for China. One of the four Anxi garrisons was established there.

This oasis-city was the starting or ending point of the 3700 km journey from Chang'an (now Xi'an). Taking advantage of this strategic position, Kashgar levied high taxes on all goods transported and, on all travellers, as caravans were unloaded there, goods coming from China were loaded on horses for the West, while products coming from the West were loaded on camels to be sold in Chang'an.

In Kashgar and Yarkand, caravans could take the various routes to Persia via the high Pamir Mountains, India, crossing the Hindū-Kūsh or Karakorum Mountains, the Sogdian cities of Samarkand, Varakhsha (near Bukhara), Penjikent (near Tajik-Uzbek) or Merv, the cities of Balkh in Bactria or Srinagar in Kashmir. The route which was the most used to go to the West necessarily crossed Sogdiana, with essential stops in the caravanserais of Samarkand and Varakhsha (today Bukhara).

Samarkand (*Samarkand*)

Located in the valley of the Zerafshan River in the north-east of present-day Uzbekistan, the ancient city of Samarkand, known at that time as Afrasiab, was founded in the 7th century B.C. A fortified citadel, this city-state was, for centuries, one of the main staging posts and caravanserai on the Silk Road. Its very important market, full of every product known, made it one of the world's largest trading centres.

Located at the crossroads of the routes linking China, India, Persia and the Byzantine Empire, this cosmopolitan city, which was successively invaded by the Greeks, the Sassanids and the Turks, became a Chinese protectorate under the Tang dynasty. Samarkand was also the home of many religions: Buddhism, Hinduism, Zoroastrianism, Manichaeism, Judaism and Islam.

Varakhsha (*Bukhara*)

The city of Varakhsha, located about 40 km west of present-day Bukhara, was the most important Sogdian city, commercially and politically, in this part of Central Asia from the 5th to the 8th century A.D. This fortified city and military post, this residence of the Bukhar-khudart rulers (a local Sogdian dynasty that reigned until the Arab conquest) was, during this period, the essential stopover before the 5-to-7-day journey from Kyzyl Kum to Khorezm.





TRAVELLERS AND MERCHANTS

For centuries, many soldiers, craftsmen, traders, doctors, musicians, acrobats, pilgrims and missionaries of various nationalities and religions travelled along the different branches of the Silk Road. Among them, four groups are of particular interest to us because of their roles and activities.

The Khorezmians

Nomadic tribes originating from the Oxus region, south of the Aral Sea, in the north-eastern part of Persia, the Khorezmians were essential for any trade in Khurasan (a territory grouping the countries that are today known as part of Iran, Afghanistan, Tajikistan, Turkmenistan and Uzbekistan), and in the bazaars of Samarkand and Bukhara. These caravanners, travelling with ox-drawn carts, were known to sell carpets, fabrics, exceptional furs, deer skins (indispensable for the manufacture of boots much appreciated at the Tang Court), but also amber, raptors, mainly falcons, swords and other weapons, not forgetting fine food: grains, grapes, honey, sesame. In other words, they sold almost everything that was precious and everything that could be sold.

Funerary earthenware from the Tang period depicts the Khorezmians as strangers with pronounced noses, round deep-set eyes, wearing a large fur cloak and a high, pointed hat, and very often leading an ox-drawn cart.



The Turks

The Turks, who were one of the largest groups of foreigners on the Silk Road, can be classified into two distinct groups:

- The Eastern Turks, living mainly in Mongolia, were often equated with the Mongols, hence their Turko-Mongol's name. They are characterised by a round face, a broad nose and high cheekbones.
- The Western Turks, nomadic tribes of Central Asia, originating from a mixture with Eastern Iranians, are divided into two ethnic types. The first group is characterised by an oval face, a slightly square chin, deep-set eyes, often blue in colour, and an aquiline nose. The second group is made up of Altai Turks with a rounded face, a broad nose and slanted or slanted eyes.

The Turks were mainly grooms in charge of horses and camels. Their presence is the result of very close relations, frequent wars and numerous exchanges between China and these nomadic tribes of Turkish origin. They are represented in terracotta as funerary furniture of the Tang. They are shown as bearded groom with one arm raised and the point closed as if holding the bridle of a horse or a camel.



The Uighurs

The Uighurs, an ethnic group of Turkish origin, lived mainly in the oasis cities of Central Asia and Inner Mongolia. In the Tang period, more than 2000 of them lived in the capital Chang'an.

Chinese chronicles tell us that the Uighurs, called *hui-ho* (falcon) by the Chinese, were allowed to dress in Chinese style. Uighurs were in charge of the police of the roads, to control much of the trade. They also excelled in horse brokering, and practiced usury.

The Uighurs are represented in terracotta figurines in Tang funerary furniture, they have very specific characteristics: an oval face, round eyes, a hooked nose, and a long, flat, slightly rounded beard.

The Sogdians

The Sogdians, people of Persian origin, lived in a region situated to the north of Bactria between the Oxus and Jaxartes rivers, i.e. in the present-day region of Samarkand and Bukhara, a region that today corresponds to Uzbekistan and Tajikistan. This exceptional geographical situation, at the crossroads of all the routes between East and West, favoured trade and allowed the Sogdians to control all the commercial exchanges on the Silk Road, to become the most important merchants in Central Asia between the 3rd and 8th centuries, and to impose Sogdian as the commercial language of the Silk Road.

While many Sogdians travelled with their very large caravans through northern Central Asia, India and China, others settled in the oases of Taklamakan and in many Chinese cities, mainly in Lanzhou, Chang'an and Loyang. From the 4th century onwards, Sogdian merchants monopolised all trade in the Gansu province. In the 5th century, large Sogdian settlements were established in all the major cities of northern China. During the Sui and Tang dynasties, Sogdian trading posts multiplied in China and on the northern and southern routes along the Tarim Basin.

Organised in closed but highly hierarchical communities, the Sogdians had their own rules and laws. Each community was under the control of a 'chief' who was responsible for administering the community and settling all civil and religious matters. The name or title of *sabao* given by the Chinese to this "chief" corresponded to an official rank in the Chinese administration in Central Asia.

The Sogdians were responsible for trade and also for the security of the roads that were essential for commercial exchanges, and they influenced the tastes and habits of the Chinese and the inhabitants of the foreign countries they crossed. Their incessant travels along the various routes of the Silk Road allowed the spread of religions, traditions and new ideas in a wide variety of fields such as the arts, fashion, music, dance, etc. The great capacity to assimilate other cultures with which they traded enabled the Sogdians to integrate a large number of foreign elements into their lives, especially in the production of silverware, sculptures, funerary objects and textiles.

The Sogdian city-states, mainly Afrasiab (Samarkand), Penjikent, Varaksha (Bukhara), etc., were all at strategic points on the routes between the Mediterranean, Byzantium and China. Developing relatively independently, each city-state, functioning as a feudal society, had its local prince and paid allegiance to a more powerful neighbour. The merchants had a social rank between the nobles and the workers. They were an important class, very rich and active. They were "bon vivants", living a refined life and enjoying pleasures such as drinking, music, dancing, etc. The Sogdians are often depicted on sculptures drinking from sumptuous cups and wearing precious and flamboyant clothes, proof of their wealth.

Called "*zhaowu jiuxing ren*", i.e. "*people of the nine places*" by the Chinese because of the political organisation of their country divided into city-states, the Sogdians residing in China were as proud of their native land as of their host country. Occupying high positions in the Chinese administration and in the Chinese army, they took Chinese patronymics, so that the people of Bukhara took the Chinese name of *An*, those of Samarkand were called *Kang*, those of Maimargh chose the name of *Mi*, those of Tashkent and *Kesh*, the name of *Shi*.

Many Sogdian tombs were exhumed in China. Those of the Sogdian aristocrats differ little from those of the Chinese. Adopting the burial rites and traditions of the Han, the Sogdians also piled up in their tombs a large quantity of funerary potteries figures and ceramic vessels similar to the Chinese one. The only difference between a Chinese and a Sogdian tomb is the presence of a funerary bed, or bench, often decorated with scenes of processions led by Zoroastrian priests, or scenes from the life of the deceased.

The numerous funerary earthenware representing Sogdians have a delicate face, adorned with a straight and thick nose, a small mouth, round eyes and a full beard cut into a point or a collar, and are dressed in a caftan, a sort of long Persian-style tunic, split on the side and closed by a belt, reaching down to the boots.



SILK TRADE AND COMMERCIAL EXCHANGES

Merchants from all over the world flocked to China to sell a wide variety of products: carpets, precious objects, diamonds and precious stones, crystal, amber, agate, mother-of-pearl, jade, musical instruments, silverware, Roman glassware, spices, perfumes, medicines, precious woods and other rare products from Persia and India, etc. Among all these products traded, commercialised and transported via the Silk Road, the most precious, the most prized and the most wanted was silk. Silk was the main export and trading currency during the Han Dynasty and was used during the Tang Dynasty to pay troops and officials stationed in Central Asia. Light and easily transportable, this fibre was sent in very large quantities to Central Asia, Western Asia and Iran. These silk exports represented up to 20% of the financial resources of the Chinese state.

Origin of silk

Archaeological discoveries seem to confirm Chinese legends that trace the origin of sericulture (silkworm rearing) to the time of Leizu, the principal wife of the Yellow Emperor (Huangdi, a legendary emperor who lived some 5000 years ago). Silk threads, silkworm cocoons and loom parts were unearthed at several archaeological sites dating from different cultures of the Chinese Neolithic. During the excavation campaign in 1925–26, near the village of Xiin, Xiaxian, Shanxi Province, at a site dating from the Yangshao culture (circa 5000 – circa 3000 B.C.), the archaeologist Li Ji discovered half a silkworm cocoon. During excavations from 1956 to 1958 at the site of Qianshoingyang (30 km north of Hangzhou, and 7 km south of Huzhou) in Zhejiang province, archaeologists unearthed silk threads and braided silk cords dating, according to carbon 14 analysis, to 2700 B.C., i.e. to the Liangzhu culture (circa 3600 – circa 2000 B.C.). In 1986, in Fanshan, Yuhang (north of Hangzhou), Zhejiang Province, the excavation of Tomb 23, also dating from the Liangzhu culture, led to the discovery of jade loom parts. From this set, the oldest known in China, we learned that looms of this very early period consisted of a warp beam, a weaving beam, and a shedding rod. The braided silk cords, discovered in 2005 on the same site, were attributed by specialists to the Neolithic culture of Maqiao (circa 2500 – circa 1500 B.C.).

During the Shang dynasty (circa 17th/16th – 12th/11th centuries B.C.) representations of silkworms were carved in jade and gold. Present in the decorative corpus of bronze ritual vases of the Shang and Zhou periods (circa 12th/11th centuries – 256 B.C.), silkworms and mulberry trees are represented in the form of ideophonograms in inscriptions on bone (*jiaguwen*) and bronze (*jinwen*). It is important to note that traces of silk fabrics were found on several bronze objects from this period.

Specialists assume that the invention and diffusion of shaped silk took place during the Han dynasty. This hypothesis is confirmed by the discovery of a small fragment of silk dating from the 1st – 2nd centuries A.D. by Stein during excavations on the Dunhuang limes between 1906 and 1908, and by the exhumation, in 2014, in Tianhui, near Chengdu, Sichuan province, in tomb M2, dating from the early Han period, of a wooden model of a draw loom. It is important to note that all silk fabrics of this period were made using a technique known as “continuous thread”, a method of obtaining silk thread by unwinding the cocoon.

If around 105 B.C. the Han Emperor Wudi (r. 140 – 87 B.C.) sent a mission to the court of King Mithridates II (r. 123 – 88 B.C.) of Persia, the silk trade with that country did not begin until 53 B.C., and it was not before 46 B.C. that silk arrived in Rome.

The considerable evolution of looms during the period of the Six Dynasties (220 – 581) led to the appearance of a new embroidery technique around the 5th – 6th centuries. The use of this “weft decoration” is confirmed by the discovery, in 1965, of two embroidery fragments in Dunhuang, one of which is dated 487.

Silk under the Tang

The apogee of the silk weaving was under the Tang dynasty. It is important to note that Chinese textiles and Chinese goldsmithing were strongly influenced by Persia and Sogdiana. The increasing cultural exchanges with the West and particularly with Persia, via the Silk Road, influenced the tastes and fashion of the Chinese. As early as the 6th century, Chinese weavers began to copy Persian and Sogdian motifs: beaded medallions surrounding confronting animals, boar heads, winged horses, deer, birds, confronting ducks, etc. The Tang emperor even asked one of the Chinese workshops to copy Persian motifs! These samite of exceptional quality and Sino-Persian style would have been woven during the first half of the Tang period.

Weaving workshops in China

Weaving workshops were established in some cities in China. Initially producing only traditional Chinese fabrics, these workshops redoubled their talent and ingenuity in order to produce beautiful silk fabrics of foreign inspiration. Those new produces were so appreciated and in demand by the Chinese aristocracy and foreigners living in China. To achieve this, Chinese workshops used all known weaving techniques to produce these precious *jin* silks, i.e. polychrome silks with multiple warps.

– Workshops in Chang’an (now Xi’an)

In Chang’an, twenty-five official workshops were organised according to the manufacturing techniques. These workshops sometimes employed more than three hundred Chinese and foreign craftsmen, the majority of the latter being of Sogdian origin. The *Beishu (History of the Northern Dynasties)*, the *Suishu (Historical Annals of the Sui)* and other classical Chinese texts tell us that at the end of the 6th century, He Tou, a Sogdian merchant and weaver arrived in Nanking. A specialist in gold thread brocades, this member of an important Central Asian family, probably from Khotan, became sinicized. He made a colossal fortune which allowed his son to make a career in the Chinese bureaucracy. His nephew He Chou was sent to Chang’an where his high reputation allowed him to obtain a position in the imperial workshops, then he became “chief of the imperial wardrobe”. He Chou has strong knowledge in various fields, particularly in silk weaving, and taught the imperial weavers the technique of Persian silk with beaded medallion decoration. He used traditional Chinese weaving methods to copy and recreate Western designs. His copies proved to be of superior quality to the original designs.

– Workshops in Sichuan Province

In Sichuan province, the cities of Chengdu and Yizhou were important centres of silk and silk ware production. Dou Kang, the most famous weaver of this province, son of Dou Shilun, a Sogdian who took a Chinese name, settled in Yizhou. Personal friend of the emperor Li Yuan (founder of the Tang dynasty, known as Gaozu, r. 618 – 626). Dou was ordered by the emperor to copy Persian motifs. Dou then created for the official workshops of Yizhou, decorations including pairs of birds facing each other and deer facing each other. Exceptionally, Dou was awarded the title of Duke of Lingyang by the emperor in recognition of the quality and beauty of his Persian and Sogdian silks.

Silk exports

Already very important in ancient China, the silk production reached its peak during the Tang Dynasty. The *Chinese Historical Annals* mention that raw silk was exported from China in bundles of braided cords, imported mainly from Persia, Byzantium and Syria, where it was dyed and then woven into twill.

These bundles of braided cords are represented on the frames of earthenware camel from the Han, Wei and Tang periods.

It is, however, very important to note that we have found no mention, no information and no record of any exports of silk fabrics from China.

Workshops outside China / Central Asia and neighbouring countries

Despite the lack of information on the origin of the present collection of silks we know, with certainty, that:

– China:

- exported almost exclusively raw silk in the form of braided cords,
- produced in its workshop's silks decorated with Persian motifs, the quality of which was equal or even superior to Persian productions,

– The importing countries received bales of raw silk yarn. The silk was then woven, and the resulting silks were then exported to Central Asia and China.

A comparative study of the decorative motifs and manufacturing technique of the present collection of textiles dating from the 7th – 8th centuries reveal great differences in the quality of manufacture, artistic skill, technique of the motifs and the roundness of the medallions. These differences allow us to put forward several hypotheses:

- there were secondary or regional workshops,
- there was a less perfect production for a less wealthy clientele,
- there were workshops located outside China, for example in the oases of Khotan, Kucha and Turfan, in other regions of Central Asia or in countries bordering China.

Although none of the archaeological excavations carried out in the oases of Central Asia or in the neighbouring countries have so far unearthed a weaving workshop or a loom dating from the 7th – 8th centuries, there are many clues to their existence.

Chinese historical texts tell us that a large Chinese community including weavers resided in Bukhara in the early 8th century. The *Weishu (Annals of the Wei)* and *Suishu (Annals of the Sui)* mention that from the 3rd century onwards there were several textile manufacturing centres in Central Asia and that Turfan, Kucha (Qiuci), Kashgar (Shule) and Samarkand were places where silks and brocades were manufactured.

Archaeological excavations seem to confirm much of the information contained in the *Chinese Historical Annals*. Thus in:

– Astana

Some textiles unearthed from the tombs of the Astana necropolis can be considered as the first attempts of Sogdian weavers to copy Chinese *jin*.

– Dulan

Since 1982 more than 100 Tibetan and Tuyuhun (small state under Tibetan occupation) tombs have been excavated at the Reshi site near Dulan, Qinghai Province. The archaeologists collected 350 pieces of silk of 136 different types, whose decorations could only be achieved through a high level of weaving technique. While 112 types were made in Central China, 18 types most likely came from Central or Western Asia. Most of the pieces in the latter group are Sogdian samite, probably produced by Persians or Sogdians settled in Dulan. These silks, made in compound weaving, date from the 6th, 7th, 8th and 9th centuries.

– *Loulan*

As mentioned earlier, tomb 95BYYM15, unearthed in 1995, contained shaped silk garments and silk ribbons, which archaeologists believe to be locally made.

– *Niya*

The nine tombs of the royal cemetery of the Jingjue kingdom, exhumed in 1995 at the site of Niya and dating from the 2nd–3rd centuries B.C., contained mummies, numerous objects, textiles (shoes, pillows, “face covers”) and *jīn* silks, in an excellent state of preservation. Some of these silks were inscribed.

– *Turfan*

On documents found in tombs in Turfan and dating from the 5th–7th centuries, the terms Shule *jīn*, Qiuci *jīn* appear, i.e. “*jīn* (made in) Shule” and “*jīn* (made in) Qiuci”.

– *Margilan (Uzbekistan)*

This town in the Ferghana Valley, now in Uzbekistan, specialised in weaving silk imported from China. The silks produced were exported along the Silk Road to Baghdad, Egypt, Byzantium, etc. Around the 7th–8th centuries, silkworm breeding was introduced in the region, making Margilan the silk capital of this Ferghana valley.

– *Gird-î-Qalrakh (Iraq)*

In 2017, members of the Institute of Archaeology of the Goethe University of Frankfurt uncovered the burnt remains of a Sassanid loom and its clay weights, dating from around the 4th–6th centuries A.D., at the Gird-î-Qalrakh site in the Shahrizor Plain, Sulaymaniyah province, northern Iraq. They also gathered a lot of information about the important textile production at this site.

All this information allows many specialists to estimate that sericulture and silk weaving spread in Central Asia and in the Khotan oasis well before the Tang dynasty. Professor Marshak suggested that there were workshops in western Sogdiana. H.B. Feltham points out that the Sogdians, Tocharians and Bactrians had, in this ancient period, developed their own silk and silver industries. For M. Rossabi, the important demand for Chinese silk by Central and Western Asia led to a relocation of Chinese weavers. A. Sheng assumes that samite weaving, especially in Turfan, was prompted by cross-cultural exchanges between Sogdians and Chinese. For Kuhn, the mastery of shaped scotch weaving is attested near Turfan around the middle of the 6th century. Hansen and Rong state in their book that both wide and narrow looms are mentioned in textual sources from Turfan in the 6th century. The great textile collector Chris Hall believes that Sogdian weavers worked alongside Chinese weavers in Turfan and Chang’an. Professor Zhao considers that spinning centres existed in Taklamakan, Khotan and Sogdiana.

In conclusion

- If the Chinese origin of these silks cannot be proven, it is also impossible to affirm that they were woven in Central Asia.
- Although the majority of the textiles unearthed in Xinjiang and Qinghai are samite with typical Sassanid decoration, suggesting a possible Persian or Sogdian origin, it is, however, impossible to exclude the hypothesis that many of them were made in China or Central Asia.

The numerous clues from literary and archaeological sources suggest that it is very likely that the Sogdians set up their own silk weaving workshops in China, Central Asia and Sogdiana, and that they developed their own weaving techniques which differed greatly from Chinese methods. The decorative motifs they created were inspired by the many cultures and peoples they encountered. Thus:

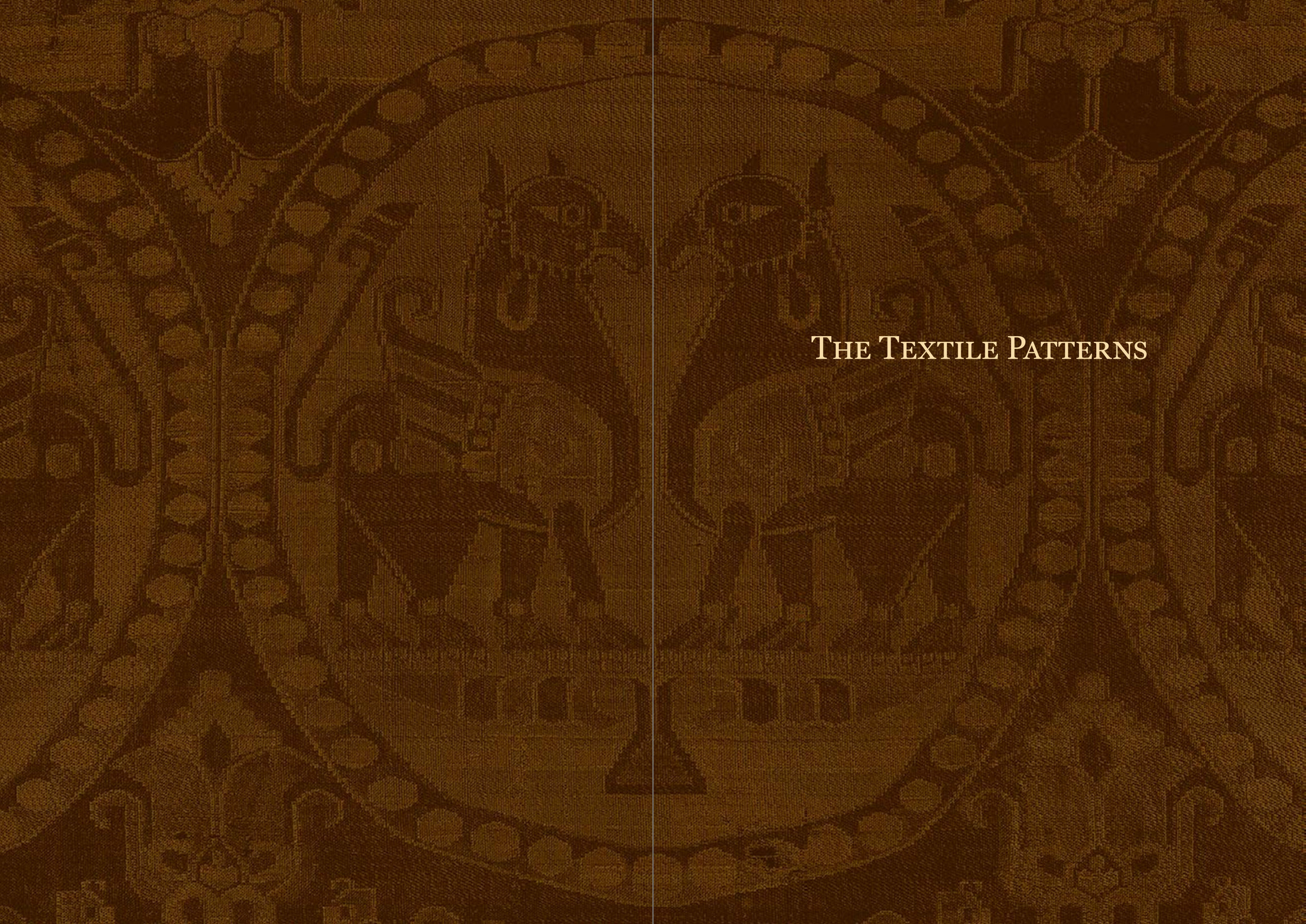
- The confronted animals are a typical motif of the art of the Steppes and the nomads,
- Stags are a theme frequently used by the Scythians,
- Medallions sometimes beaded, animals facing each other on either side of a tree of life, “royal” ribbons floating in the wind, a necklace of pearls, birds adorned with a ruff, crowned rams, winged horses, and also lions (the hunting of which was highly prized by the Sassanid rulers), are characteristic of or strongly influenced by Persian and Sassanid art,
- Elephants, originating from India, are however very present in Sogdian art,
- The influence of China can be seen in the colours and motifs, such as the so-called *wucaī niao* or five-coloured silk with bird decoration.

We must admit that:

The enigma remains!

Stephanie Deydier





THE TEXTILE PATTERNS



BIRDS AND ANIMALS

GENERALITY

The decorative corpus of these silks, possibly “Central Asian”, consists of numerous varieties of birds and animals represented in profile, with the exception of the eagle sometimes presented from the front and with its wings spread. These motifs always adorn the centre of a round, square, rectangular, octagonal or trapezoidal medallion, or are underneath a simple or three-lobed arch. Inside the medallion, birds or animals can be represented alone, facing each other in pairs, facing a “tree of life”, or with other animals. Very often, their necks are adorned with floating ribbons or a pearl necklace, which they sometimes hold in their beaks or mouths.

BIRDS

The bird is the most common decorative motif in this group of textiles. Considered a classic element of Sogdian art, it was very popular in the middle and late Tang period. This motif, which includes a wide variety of birds (pheasants, ducks, geese, peacocks, eagles or falcons), is usually placed in the centre of a medallion, as those seen in Sogdian and Persian silverware.

Alone, or facing each other in pairs, the birds are always depicted in profile, except for the eagle which is sometimes depicted in front, with its wings spread and head turned. They may stand on a small beaded pedestal, have a pearl, flower, petal, medallion, ribbon or ring in their beak, or have their neck adorned with a beaded necklace or decorated with floating ribbons, or even have a nimbed head.

Eagle

– A frequent motif of Persian origin in Sassanid goldsmith’s art, the eagle seen in profile or in front, alone or confronting another congener, sometimes with its head nimbed, is always placed in the centre of a beaded medallion, or in a circle composed with eight petals. If in Persia the eagle symbolises divine strength, protection and blessing, in China it represents strength and heroism.





Duck

- The duck is a frequent theme in China because a pair of ducks is a symbol of fidelity, harmony and happiness. But this kind of bird is also very frequently found in Sogdian art.
- On Central Asian textiles, they appear alone or in pairs, facing each other, and inside a beaded or octagonal medallion, holding a pearl necklace in its beak, or around the neck a floating ribbon.



Peacock

- Representing, for the Chinese, dignity and beauty. The peacock was a symbol of royalty and immortality for the Persians. Like the other birds in these textiles, the peacock may be alone or facing another peacock, but always in the centre of a medallion.



Pheasant

- In ancient China, the pheasant embodied beauty and good fortune. On the textiles in this group, the pheasant is shown in profile, alone or facing another pheasant, wearing a string of pearls or a ribbon floating with the wind, but always in a medallion of petals, or flowers.

THE ANIMALS

Always represented in profile, the animals were shown alone, face to face, or placed on either side of a tree of life.



Argalis

- The argalis, which in the Mongolian language designates a wild sheep, is a caprid or more exactly a sheep which lives in the mountains of Central Asia, in Tibet and in Mongolia. It has very powerful and spiral horns, the tips of which point backwards.
- The representations of rams walking, wearing a beaded necklace or floating ribbons, are typically Sassanid in style and inspiration, symbolise wealth and power. The motif of two rams facing each other in the centre of a beaded medallion was very popular during the Tang period.

Bull

- Seen in profile, sometimes alone or in pairs, in a straight line or on either side of a tree of life, the bull is often shown walking. It may be holding a medallion or flower bud in its mouth, and its neck is sometimes adorned with a beaded necklace and floating ribbons.



Stag

- The stag, a motif found on textiles unearthed by Kozui Otani during his mission in Central Asia and Turfan, is considered a Sassanid decorative element.
- It can be represented alone, facing each other, facing a tree of life, back to back, walking or leaping.
- This motif may be inside a beaded or unbeaded medallion, or sometimes under an arch.
- On some textiles, the animal wears a kind of crown, on others, its neck is adorned with a pearl necklace.



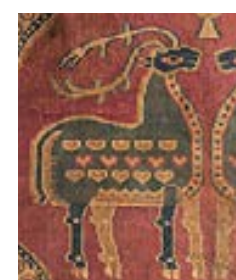
Elephant

- The elephant is a very rare motif, probably the consequence of an Indian influence from the passage of Buddhist monks and a number of caravans via one of the Silk Roads between Central Asia and India.
- On this group of textiles, the animal is shown in profile, alone or facing, in the centre of a beaded medallion.



Ibex

- The ibex is a wild goat living in the mountains, distinguished by large, curved, ridged horns on the male. It is the largest of all ibexes.
- Its presentations are multiple, it can appear alone, in pairs, confronted, facing a tree of life, or standing on its hind legs.
- For C. Hall, this ibex motif reflects the passion of the hunt in Central Asia.



Lion

- The lion is the dominant motif on gold and silk objects and is the symbol of Sassanid royalty. Lion and lion hunting scenes are frequent motifs in Iran and Central Asia.
- Alone or often in pairs, but face to face with sometimes a tree of life between them, the lion can be depicted as a main or secondary motif, inside a beaded medallion.
- The rarest representation is the lioness suckling her cub.

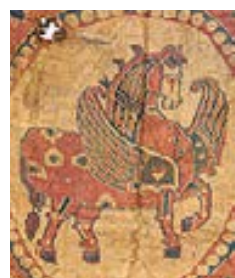




Horse

- Often shown alone in the centre of a beaded medallion.

MYTHICAL ANIMALS



Winged horse or pegasus

- The winged horse or pegasus, originally a Greek symbol, is a motif found on Persian textiles and on fabrics discovered in Astana, Turfan and Loulan (Qinghai). It is found in slight relief on walls at Afrasiab (a site near Samarkand).
- The animal has two wings and is shown in profile with its left front leg raised. The legs and neckline are tied in the Sassanid fashion, i.e. with short ribbons on the legs and ribbons waving in the wind at the neckline. He sometimes wears a pearl necklace.



Griffin

- A legendary creature presented in many ancient cultures, including Egyptian, Mesopotamian, Greek and Roman. The griffin, present on these Central Asian textiles, has the head and wings of an eagle and four large clawed legs.
- Always seen in profile, this motif is very often composed of two griffins facing each other.



Simurgh

- The simurgh is a kind of bird-dog, with a dog's head and a bird's body, a pair of wings, a peacock's tail and a lion's claws.
- A Persian theme from my mythology, the simurgh often appears on Sassanid silverware.
- As a decorative motif on these textiles, it is depicted inside a beaded medallion.

MEDALLIONS

Flower medallion

- The floral medallion, also known as the Duke of Lingyang's decoration, is a motif designed in the early Tang Dynasty by Dou Shilu. This motif was listed by Zhang Yanyuan in *Lidai Minghua Ji (Directory of Famous Paintings 歷代名畫記)*, consists one or two birds or animals in a flower medallion.
- This flowered medallion is typically of Chinese inspiration.



Pearl medallion

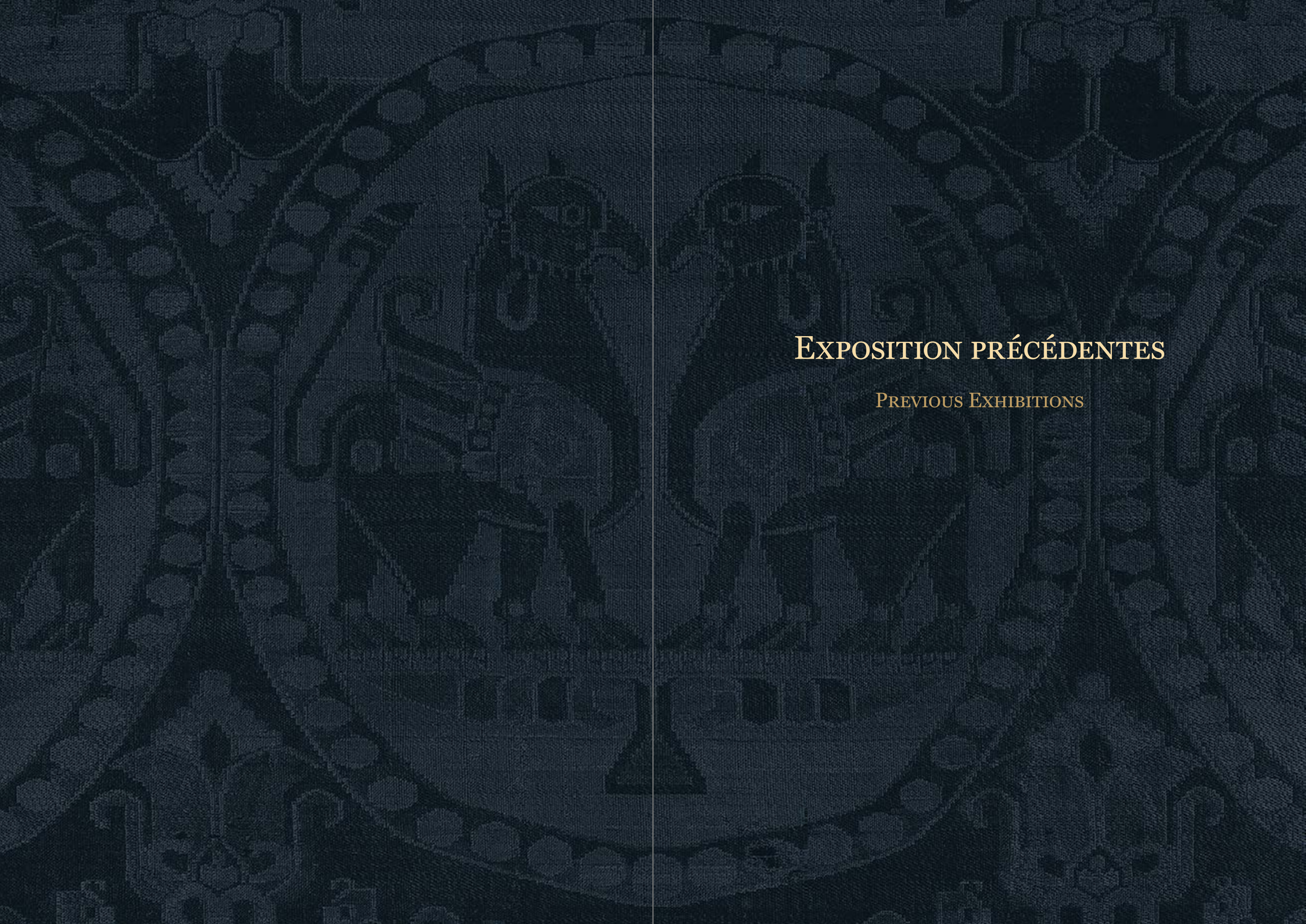
- The beaded medallion, circular in shape, is a Sassanian motif adopted by the Chinese as early as the 6th century, which structures the majority of these textiles. This motif can be found on Sogdian silverware, in Tibetan art from the monarchic period (7th/9th centuries) and above all on Sogdian funeral beds exhumed in China.
- Depending on the textiles, it is possible that these medallions are more or less clumsy, more or less round, probably betraying the work of several workshops.



Medallion of various shapes and arches

- The beaded medallion, usually circular in shape, is the most frequent medallion on this group of Central Asian textiles, some medallions are octagonal, trapezoidal or rectangular.
- More rarely, certain animal motifs are presented inside a beaded arch or a three-lobed arch.





EXPOSITION PRÉCÉDENTES

PREVIOUS EXHIBITIONS



December	1985	<i>Chinese Gold, Silver and Gilt Bronze up to the Tang Dynasty</i> , London
June	1986	<i>Ancient Chinese Bronze Vessels, Gilt Bronzes and Early Ceramics</i> , London
December	1987	<i>Opening Exhibition</i> , London
June	1989	<i>Archaic Chinese Bronzes from Shang to Zhou Dynasties</i> , London
June	1990	<i>Imperial Gold from Ancient China</i> , London
June	1991	<i>Imperial Gold from Ancient China, Part II, Grosvenor House</i> , London
June	1991	<i>The Art of the Warring States and Han Periods</i> , London
September	1992	<i>XVI^e Biennale des Antiquaires</i> , Paris
December	1992	<i>An Exceptional Horse from the Han Dynasty</i> , London
November	1994	<i>L'Or des Qin, XVII^e Biennale des Antiquaires</i> , Paris
December	1995	<i>Le Banquet des Dieux, Ritual Bronzes of Ancient China</i> , London
January	1996	<i>Le Banquet des Dieux, Bronzes Rituels de la Chine Ancienne</i> , Paris
September	1996	<i>XVIII^e Biennale des Antiquaires</i> , Paris
February	1997	<i>Arts de la Chine et de l'Himalaya, XIV^e siècle avant J.-C. – XV^e siècle après J.-C.</i> , Paris
January	1998	<i>L'Immortalité de l'Âme chez les Han</i> , Paris
March	1998	<i>Timeless China</i> , New York
October	1998	<i>L'Art et la Matière</i> , Paris
October	1999	<i>Caravanes sur la Route de la Soie</i> , Paris
September	2000	<i>XX^e Biennale des Antiquaires</i> , Paris
October	2000	<i>Twentieth Anniversary</i> , Paris / London
October	2001	<i>Rituels pour l'Éternité</i> , Paris / London
September	2002	<i>XXI^e Biennale des Antiquaires</i> , Paris
September	2004	<i>L'Or des Qidan, XXII^e Biennale des Antiquaires</i> , Paris
September	2006	<i>XXIII^e Biennale des Antiquaires</i> , Paris
April / May	2007	<i>L'Inde Sensuelle : Terres cuites de l'époque Gupta, IV^e – VI^e siècle</i> , Paris
February	2008	<i>Exposition Inaugurale</i> , Paris
September	2008	<i>XXIV^e Biennale des Antiquaires</i> , Paris
March / April	2009	<i>Treasures from Ancient China I</i> , New York / Paris
February / March	2010	<i>Treasures from Ancient China II</i> , Paris / New York
September	2010	<i>XXV^e Biennale des Antiquaires</i> , Paris
March / April	2011	<i>Treasures from Ancient China III</i> , Paris / New York
September	2011	<i>Extraordinary Animals from Ancient China</i> , Paris
October	2011	<i>The Franck Arts Collection</i> , Fine Art Asia Fair, Hong Kong
March	2012	<i>Treasures from Ancient China IV</i> , The Gerbe Collection, New York
September	2012	<i>XXVI^e Biennale des Antiquaires</i> , Paris
October	2012	<i>Archaic Bronze Vessels from Private Collections</i> , Fine Art Asia Fair, Hong Kong
October	2013	<i>Ancient Chinese Ritual Bronze Vessels</i> , Fine Art Asia Fair, Hong Kong
May	2014	<i>Ancient Chinese Ritual Bronze Vessels</i> , International Antiques Fair, Hong Kong
September	2014	<i>XXVII^e Biennale des Antiquaires</i> , Paris
October	2014	<i>A Masterpiece of the Inlaid Art of Ancient China</i> , I.A.F, Hong Kong
May / June	2015	<i>International Antiques Fair</i> , Hong Kong
September	2015	<i>Terre Cuite Haniwa : L'Art funéraire au Japon</i> , Paris
May	2016	<i>The 'Oeder' Gui</i> , International Antiques Fair, Hong Kong
May	2016	<i>The Honolulu jia</i> , International Antiques Fair, Hong Kong
September	2016	<i>La Soie : Trésor des sables d'Asie Centrale</i> , Le Rendez-vous, Paris
May	2017	<i>The Niaozhuan Hu</i> , International Antiques Fair, Hong Kong
September	2017	<i>Treasures From Ancient China V – Les Merveilles du Néolithique</i> , Paris
October / Dec.	2020	<i>Chinese Masterpieces from a French Collection</i> , Paris / Hong Kong
May / June	2021	<i>Exceptional Horsedrawn Carriage with a Groom</i> , Paris
Spring	2022	<i>Chinese Masterpieces from a French Collection</i> , Hong Kong
November	2022	<i>A Life in a Han Farm</i> , Paris



Photographer: Vincent Girier Dufournier
Graphic Design: Vincent Pradier
Maps: Google Maps®, Snazzy Maps®
Silk Roads Maps: Vincent Pradier
Print: Stipa – France

© Copyright – 2023 – Galerie Christian Deydier reserves all rights for reproduction, translation and adaptation reserved for all countries.



